

Neue Zeitung, München

OTAN et TERRORISME, MEME COMBAT ?

La vague terroriste qui submerge l'Europe occidentale depuis six mois, commence à devenir un fait politique majeur. Les différents attentats commis par les CCC en Belgique, Action Directe en France, la RAF en Allemagne, le FP 25 au Portugal semblent viser essentiellement des objectifs dits "anti-impérialistes", à savoir des installations et des responsables du système militaire européen-occidental.

PAS SERIEUX...

Nous ne prenons pas cette vague terroriste, même si, hélas il vient d'y avoir à Paris mort d'homme, au sérieux. Pourquoi? Premièrement, les terroristes, même s'ils ont coordonné leurs différents groupes au niveau européen, n'ont pas la possibilité matérielle de porter sérieusement atteinte au dispositif militaire de l'OTAN. Un exemple: l'attentat le plus spectaculaire des CCC qui a touché l'oléoduc destiné à alimenter en carburant les forces de l'alliance atlantique, n'a en rien gêné l'approvisionnement de ces forces et la répétition de ce genre d'action ne porterait en rien atteinte à la capacité stratégique du dispositif militaire occidental.

Ensuite, ce qu'on appelle la seconde phase de l'action des terroristes, qui semble avoir commencé au début de cette année par l'assassinat du général français René Audran, seconde phase qui vise l'élimination physique de hauts responsables politico-militaires, toute odieuse et condamnable qu'elle soit, ne peut elle non plus gêner sérieusement la politique militaire atlantiste.

Ce qui, en revanche, est à prendre au sérieux, ce sont les effets "secondaires" de cette vague terroriste.

FAIRE AVALER LA PILULE...

Dans la grande presse et les différents média, aucun commentateur "inspiré" n'a fait le rapprochement entre l'installation imminente des euromissiles et la recrudescence du terrorisme anti-OTAN. Nos brillants éditorialistes et autres pompeux donneurs de leçons à la Jean-François Kahn, ont bien entendu prétendu que les terroristes sont des "pacifistes" déçus utilisant soudain d'autres moyens que les défilés de masse avec fleurs et petits ballons colorés, que les sit-in cool devant les bases américaines. Pour notre part, nous opérerons un autre rapprochement. Le suivant: l'impact largement

suite page 2

VOULOIR

SUPPLEMENT A LA REVUE ORIENTATIONS Numéro 13 Février 1985

Le non-conformisme de l'Amiral Sanguinetti

L'Amiral Antoine SANGUINETTI, dans son livre *Le devoir de parler* (1981), avait déjà bouleversé tout un confortable prêt-à-penser en matière de relations Est-Ouest. Il vient de récidiver. Le prétexte à cette nouvelle insolence, c'est un écrit d'André GLUCKSMANN, *La force du vertige*, tissu de glapissements aux trousses des "mouvements de la paix" que SANGUINETTI n'hésite pas à qualifier de "résistance populaire européenne". Le premier reproche qu'il adresse à GLUCKSMANN, c'est de renier son ancien anti-américanisme maoïste. Le second, c'est de distiller un fatras de connaissances pseudo-techniques mal assimilées, c'est-à-dire d'être proprement incompetent. GLUCKSMANN, en bon maniaque des systèmes manichéens, inverse la formule "plutôt rouge que" des pacifistes démissionnaires et proclame "plutôt mort que rouge". Les gens qui sont sains d'esprit, eux, disent sagement, avec le Général ouest-allemand Jochen LÖSER: "Ni rouge ni mort". GLUCKSMANN joue les anges d'Azraël: il veut exterminer le mal, en l'occurrence les vecteurs, russes bien sûr, d'une hypothétique " Sibérie planétaire" où, d'avance, il se voit déjà moisir, gretloter ou, pire, travailler.

La propagande médiatique en faveur du livre nul de GLUCKSMANN est suspecte. Car, enfin, ne se cache-t-il pas derrière ces discours scabreux, une volonté de nous faire accepter notre propre disparition, notre propre holocauste nucléaire notre propre transformation en poussière cosmique au nom d'un artifice moral dérisoire: la défense d'un Occident marchand et américano-centré et qui aurait, en paroles seulement (j'insiste!), pour vertu la "démocratie" et comme alibi "les droits de l'homme"?

Envisager notre disparition avec autant de légèreté ne relève plus du domaine de la défense militaire mais de l'auto-sacrifice religieux au profit d'autrui. Vous, cher lecteur, qui êtes peut-être un universitaire au chômage de France ou de Hollande, de Bavière ou de Brabant, devriez songer à mourir vite et collectivement, avec votre famille et vos amis, car sinon, ô horreur, vous risqueriez, en tant que concurrent "déloyal" sur les marchés africain et sud-américain, d'obliger un confrère yankee à réduire sa consommation de 2 ou 3%. Le pauvre homme ne s'en remettrait pas. Tâchez de le comprendre. Comme GLUCKSMANN qui a sans doute un passeport US dans une poche.

L'Amiral SANGUINETTI conteste tous les argumentaires alignant force chiffres et schémas comparatifs pour chercher à prouver la supériorité militaire soviétique face aux forces de l'Occident. Ce genre d'exercice est d'abord dangereux pour l'Occident lui-même puisqu'il décourage

la combativité des troupes qui se croient d'avance voués à la défaite. La désinformation à propos de l'équilibre des forces règne, propagée par les médias, presse comme télévision. En scrutant attentivement les documents officiels américains, on aperçoit pourtant une très nette supériorité occidentale. Le budget militaire américain a toujours été supérieur à celui de l'URSS, tout simplement parce que les Etats-Unis sont beaucoup plus riches que leur adversaire: les 14% du PNB soviétique consacrés aux choses militaires, c'est, en valeur absolue, beaucoup moins que les 4% des PNB occidentaux destinés aux défenses.

En effectifs, l'URSS et le Pacte de Varsovie (PV) alignent 4.720.000 hommes et l'OTAN, 5.335.000 (France incluse), plus les 4.341.000 hommes que peuvent aligner la Chine et le Japon, alliés des Etats-Unis; ce qui fait un total de 9.676.000 hommes. Dans ce tableau comparatif, on n'évoque même pas la possibilité de lever des troupes en Afrique (Zaïre, Afrique du Sud), en Asie (Thaïlande, Taïwan, Philippines, Corée du Sud) ou au Moyen-Orient (la redoutable armée israélienne) ni le basculement quasi assuré des armées neutres (dont 600.000 Suisses et 791.000 Yougoslaves) dans le camp occidental en cas d'agression soviétique contre leur territoire national. Pour les missiles, les richissimes Etats-Unis alignent au moins 9268 engins contre 7300 équivalents soviétiques et les fusées françaises n'entrent même pas dans ce calcul.

Un élément de truquage assez courant est de ne jamais tenir compte des forces françaises, puisqu'elles ne font pas partie du commandement intégré de l'OTAN. Sur le plan de la marine, les flottes américaines, britannique et française réunies totalisent plus de cinq millions de tonnes soit le double de ce dont dispose le PV. Par ailleurs, le consensus des populations, la stabilité intérieure des pays du PV ne sont pas aussi sûrs qu'en Occident; Hélène CARRERE d'ENCAUSSE, peu suspecte de soviétophilie, le confirmera.

L'Amiral SANGUINETTI affirme la supériorité nucléaire tactique du camp occidental. Les Etats-Unis disposent de 10.610 systèmes d'armes nucléaires de théâtre contre 4609 pour les Soviétiques; ces chiffres proviennent de l'édition française du magazine *Scientific American*, donc d'aucune officine de propagande soviétique! C'est cette incontestable supériorité qui explique la lenteur de la réaction occidentale face à l'installation des SS20 en URSS. De plus la couverture supplémentaire des Pershing II et Cruise est parfaitement inutile: les missiles Polaris, Poseidon et Trident, portés par les sous-marins de l'Atlantique, sont capable de frapper les mêmes objectifs tout en jouissant

d'une vulnérabilité bien moindre. De plus, si l'installation des Pershing et des Cruise s'avérait réellement nécessaire, pourquoi les Américains ne les installeraient-ils chez leur allié turc pour menacer directement la zone-clef du Caucase et le Sud de l'Oural?

L'histoire l'enseigne: les Etats-Unis veulent faire main basse sur l'Europe, l'empêcher de se développer en bloc économique semi-autarcique et de devenir un dangereux concurrent industriel difficile à vaincre. L'Europe reste, même limitée aux douze pays faisant partie de l'alliance atlantique, la première puissance commerciale de la planète. Si l'intention des Etats-Unis était réellement de faire échec à l'expansion russe, ils auraient favorisé par tous les moyens l'unification du continent. Au contraire, ils ont favorisé nos querelles intestines pour affaiblir notre puissance et pour confirmer cette thèse, évidente mais refusée par des millions de têtus et de manipulés, SANGUINETTI a relu les discours, dûment consignés, de FORD, CULVER, SCHLESINGER, etc. Déjà, le Plan Marshall poussait à la vente de vieux matériels américains à très bas prix pour casser l'envol d'une forte industrie militaire autonome en Europe.

"Au point où en sont les choses, la seule chance pour les nations européennes de retrouver la véritable liberté de choix politique et idéologique qui définit l'indépendance, et constitue la raison d'être d'une défense, serait de casser les multiples intégrations extra-nationales en sortant du système communautaire mis en place par les Américains, et donc de l'alliance atlantique" (p.63). En attendant, SANGUINETTI porte de terribles accusations contre les officiers supérieurs européens qui se laissent, à l'Est comme à l'Ouest, embrigader dans des systèmes de défense désincarnés. Le système focalise les fidéli-

tés au détriment de la seule fidélité admissible qui soit: celle qui devrait lier tout officier à son peuple, à sa patrie. L'éthique du soldat est de se mettre au service d'une population, de préférence celle dont il est issu et avec laquelle il partage le bien le plus précieux: le sang. L'éthique dévoyée (dixit SANGUINETTI) des officiers actuels camoufle en souci patriotique la défense de privilèges et de situations acquises. L'Amiral non-conformiste évoque également la corruption par pots-de-vins et conclut que nous n'avons plus de soldats mais de vulgaires mercenaires qui, traîtres à leur peuple, projettent leurs fantasmes sur le gigantisme américain. Le corps des officiers a abdiqué tout sens critique et fait sans honte soumission aveugle à une superpuissance. Tout officier devrait avoir suffisamment de sens critique et de connaissances historiques pour se souvenir que les coalitions sont souvent tromperies. Et l'OTAN en est une. Rappelons-nous, ici, que quand un général KIESSLING a une tête qui ne plait pas à son commandant américain, il est vilipendé, traîné dans la boue et limogé.

Car pour les Etats-Unis, l'Europe est l'enjeu et la clef de la compétition mondiale. La volonté d'asseoir leur hégémonie sur le monde les rend très attentifs au calcul suivant: le poids démographique, intellectuel, culturel, industriel, commercial, technologique et historique de l'Europe est tel que son intégration dans un camp, le leur ou celui des Russes, est l'atout décisif. Le jour où l'Europe tombe intégralement aux mains d'une seule des deux superpuissances, tout espoir de domination mondiale de l'autre s'évanouirait, l'équilibre actuel serait rompu. Définitivement (p.172).

Tel est donc l'enjeu pour les USA. L'Ostpolitik de BRANDT, le rapprochement franco-soviétique sous DE GAULLE, les liens

industriels (Pégard!) qui unissent la Belgique et l'URSS comme sous Léopold II, l'affaire du gaz sibérien, les convergences d'ordre religieux entre la Grèce et la Russie toutes deux orthodoxes malgré le "modernisme" marxiste, effraient les Américains.

Le livre de SANGUINETTI est, faut-il le dire, "dépolluant". Nous avons applaudi à tous ses arguments, nous avons salué son virulent baroud indépendantiste mais nous avons quand même repéré une note discordante et, pour nous, inadmissible. SANGUINETTI souhaite, c'est clair à tous les niveaux de sa démonstration, le départ des Américains. Mais il veut l'entente franco-russe et le maintien de la division de l'Allemagne, donc de la balkanisation de l'Europe Centrale. Il veut un nouveau Tilsit. Dans ce cas, qu'est-ce qui empêchera les Allemands et les Polonais de se jeter dans les bras des Américains? Même à contre-cœur! Cette entente duopolistique entre Paris et Moscou ne résoud pas le problème européen. Entre l'Hexagone sanctuarisé, vigilant sur sa façade atlantique, et l'URSS protégée par l'immensité de son territoire, il faut une Europe Centrale maîtresse de son destin et alliée, sur pied d'égalité, avec les deux autres puissances continentales. Le Grand Continent doit être un Amiral SANGUINETTI, lisez HAUSHOFER et ne commettez plus l'erreur de la IIIème République. Vos autres projets ne seront réalisés qu'à cette condition. L'histoire confirmera alors vos intuitions à 100%!

Jean KAERELMANS.

Antoine SANGUINETTI, *Le vertige de la force*, Editions La Découverte, Paris, 1984, 251 pages, 75 FF.

suite de la première page

amplifié par les média des actions terroristes vise à faire avaler la pilule des euromissiles par une opinion plus que majoritairement hostile à leur implantation.

Nous ne commettrons pas la sottise de prétendre que les CCC et autres "AD" sont des gens manipulés par les services secrets de l'OTAN -ce serait du mauvais SAS- mais il est incontestable que leurs actions servent les objectifs politiques des dirigeants de l'Alliance Atlantique. Car enfin, quel est l'enjeu des euromissiles, sinon la confirmation de la domination américaine sur l'Europe Occidentale? En effet, suite à la fameuse "double décision" de 1979, des armes nucléaires seront installées sur le territoire de pays qui n'auront aucun contrôle sur leur éventuel emploi mais serviront de cible à une éventuelle agression ou riposte adverse à l'Alliance Atlantique. Au lieu de les protéger, ces armes constituent un danger redoutable pour les pays où elles se trouvent.

L'opinion publique le sait bien. C'est la raison principale du succès du mouvement pacifiste. Mais la vague terroriste risque de provoquer une réaction inverse. Par le côté spectaculaire, amplifié par les média, des actions terroristes, un réflexe de peur s'établit dans la population et les dirigeants atlantistes ont dès lors le champ libre pour installer les fameux euromissiles. Aussi, nous ne dirons pas que les terroristes sont complices des objectifs atlantistes mais que les responsables des média qui contribuent à créer la panique dans l'opinion, eux, savent

très bien ce qu'ils font et de quels maîtres ils sont les laquais.

ATTENDRE AU TOURNANT ...

Une autre conséquence de la vague terroriste est l'assimilation systématique de tout ce qui est un tant soit peu critique à l'égard de l'OTAN, au terrorisme. Il n'est pas de bon ton de s'affirmer neutraliste, pacifiste, anti-militariste, etc. actuellement. C'est mal vu et si, dans notre inénarrable satrapie où le népotisme et la concussion tiennent le haut du pavé, ne le faites surtout pas savoir.

Quant à nous, cette campagne de dénigrement d'une volonté d'indépendance européenne, qui révèle une trahison sans honte de la part des "élites" vieilles militaires et politiques, nous conforte dans notre position. En effet, les "faiseurs" d'opinion ne pourront pas éternellement frapper sur le même clou. Il faudra bien qu'ils trouvent autre chose et là, nous les attendons au tournant.

La vague terroriste provoque également un changement dans l'appareil répressif des "démocraties" occidentales. Les mesures d'exception voient à nouveau le jour, des emprisonnements sans jugement se pratiquent ouvertement, tel celui d'Otelo de Carvalho au Portugal, soupçonné sans preuves d'être le dirigeant du groupe FP 25, un esprit d'autoritarisme s'installe qui a pour objectif de faire passer à la fois les mesures néo-libérales en matière économique et sociale et la politique de servilité à l'atlantisme de nos "gouvernements".

Alors, quid du terrorisme? Nous pensons essentiellement qu'il s'agit d'extrémistes de tout bord complètement déboussolés mais servant objectivement le statu quo en Europe comme le veulent les Gromyko, les Andreotti, les Mitterand, les Thatcher, etc.

En effet, certains dirigeants du bloc soviétique ont intérêt à entretenir une stratégie de la tension en Europe occidentale, tout comme un sordide aéroplane d'esprits pervers souhaite, en Europe occidentale, créer les conditions objectives à leur domination définitive sur une opinion muselée à laquelle on jetterait de nouveaux Dallas en pâture... Mais peut-être aussi s'agit-il de quelques groupuscules désespérés qui n'ont trouvé comme porte de sortie que la violence aveugle.

En attendant, le terrorisme actuel ne sert que les projets de ses adversaires. Si l'un ou l'autre de ses adeptes venait à nous lire, espérons qu'il réfléchisse car il y a bien d'autres voies plus efficaces pour organiser la révolte nécessaire contre la société/simulacre, la société/crise, la société/marchandise occidentale.

Georges ROBERT.



Une histoire du libéralisme

Les plus récentes parutions des éditeurs parisiens démontrent au moins une chose: le libéralisme, ça se vend bien !

André JARDIN, qui est, on s'en souvient, l'un des meilleurs spécialistes de Tocqueville, grâce à un livre paru chez Hachette en 1984, nous revient aujourd'hui avec cette monumentale histoire de l'idée libérale, depuis la grande crise intellectuelle de l'absolutisme jusqu'à la fondation de la III^{ème} République en 1875. Ce livre est important à plus d'un titre. D'abord parce qu'il vient combler une lacune de l'historiographie. C'est en effet le premier ouvrage de fond sur la genèse de la France libérale. La révolution de 1789, mi jacobine mi bourgeoise, a enfanté une société libérale. Il fallait nous en conter les péripéties. Ensuite, c'est une analyse souvent pénétrante des valeurs libérales telles qu'elles s'expriment dans le contexte de jadis avec ses sensibilités particulières, celles de l'aristocrate Alexis de Tocqueville, du grand bourgeois Constant ou des "pères fondateurs" que furent Voltaire et Montesquieu. JARDIN nous révèle une méthode d'analyse originale qui ne néglige aucun aspect du libéralisme: tant celui des groupes sociaux que celui des individualités pensantes, sans oublier les institutions. Ce maître-ouvrage, enfin, peut nous apporter les références chronologiques et historiques nécessaires au grand débat actuel, où resurgissent les vieux schémas libéraux que les politiciens occidentaux véhiculent tantôt avec fanatisme tantôt avec cette conviction bourgeoise, naïve et vexante à la fois, un mélange que l'on retrouve souvent chez les "réaganiens" européens.

Le tout premier essai sur l'évolution du libéralisme européen, Harold LASKI nous l'avait livré. Pour LASKI, le libéralisme est apparu rapidement comme la transposition idéologique de la croissance capitaliste réelle depuis le XVI^{ème} siècle. Cette première phase expansive fut ensuite arrêtée par les régimes traditionnels monarchiques. Ce premier échec fut alors rattrapé par les explosions révolutionnaires d'Angleterre (1688) et de France (1789). Les révolutions libérales ont été la superstructure idéologique du grand mouvement de fond que portait la croissance des forces productives. Ce schéma marxiste, avancé par LASKI, est à la fois riche d'enseignements pour une étude du libéralisme moderne et trop simple à cause de son "mécanisme": en effet, LASKI n'a pas assez tenu compte de l'interaction constante qui transforme infrastructure et superstructure en deux pôles indissociables. Face à cette thèse qui date déjà (elle est marquée par son époque: 1950!), André JARDIN ne prétend pas à une ambition égale. Il ne veut pas embrasser une fois pour toute l'histoire du libéralisme mais réduit avec prudence son champ de recherches. Géographiquement d'abord, puisqu'il s'agit du libéralisme en France. Historiquement ensuite, puisqu'il limite sa vision aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Cette prudence l'honore mais on peut pourtant regretter la disparition de ces fortes personnalités qui, dans un effort à la fois intuitif et scientifique, s'affrontaient pour promouvoir une conception planétaire de l'histoire humaine. Notre société libérale actuelle n'a plus besoin de pareils géants. Chénier affirmait que la Révolution française n'avait pas besoin de poètes. On peut dire que notre société refuse les historiens, les grands historiens. Ne sont-ils pas, en un certain sens, eux aussi, des poètes ?...

Mais revenons à notre ouvrage. Dès son introduction, l'auteur remarque que la véritable naissance de la notion de "libéralisme" date du Consulat. Il tient en effet pour négligeable la première apparition du mot dans le Journal de d'Argenson, aux environs de 1750. A partir de 1815, la notion devient un mot-clef du vocabulaire politique français. On commence alors à parler de "tendances libérales", il se forme un "parti libéral" et l'Empereur Alexandre, Tsar de toutes les Russies, est qualifié de "libéral" puisqu'il prône, pour la France, un régime de Charte constitutionnelle... Pourtant, auparavant, les philosophes et les écrivains partisans des libertés individuelles dites "fondamentales" étaient aussi des "libéraux". En consacrant ces principes, ils étaient libéraux sans le savoir. Comme les autres grands mouvements idéologiques de leur époque, socialisme et romantisme, le libéralisme manquait d'un appui, celui de groupes sociaux acquis à sa cause. Cette conquête, écrit JARDIN, est essentielle en ce qu'elle donne une "épaisseur" aux idées jusque là désincarnées. Les partisans de la doctrine s'organisent alors en groupes armés d'une idéologie et d'une stratégie. Leur objectif le plus évident est la conquête du pouvoir politique. Ce pouvoir qu'ils convoitent, il devra être à l'image des idéaux qui les animent. Ils vont appliquer à l'idéologie un processus historico-chimique de "réalisation". En d'autres termes, traduire dans des institutions précises leurs valeurs fondatrices. C'est précisément cet acte historique-là qui justifie le mélange méthodologique que JARDIN utilise: comparer les idéologies, les institutions et les hommes dans leurs interactions diverses. Son livre est, précise-t-il, une histoire des rapports entre ces forces pendant un siècle donné, le XIX^{ème}.

Une question importante s'est posée dès le départ chez notre auteur: faut-il séparer ou relier l'étude du libéralisme politique et du libéralisme économique ? Il y a sans aucun doute une liaison historique entre ces deux "libéralismes". Le libéralisme politique a été le masque, le paravent qui justifiait, au plan des idées, la mise en place du libéralisme économique. Ces thèses, que l'on retrouve chez les émules de MARX comme chez certains penseurs contre-révolutionnaires du XIX^{ème} siècle (Cf. la thèse de TAINE qui, dans Les Origines de la France contemporaine, parle de la révolution politique comme de la justification formelle d'un désir immense: l'accès à un nouveau partage de la propriété foncière), révèlent, par-delà leur explication mécaniciste de 1789, un aspect de "psychologie collective et individuelle" non négligeable. Si de nombreux penseurs "libéraux" (selon l'analyse de JARDIN), à savoir Voltaire, Montesquieu et Fénelon, font avoiser, dans leurs écrits, idéaux purs et préoccupations économiques, JARDIN refuse cette liaison à son avis trop rigoureuse. L'histoire démontre, selon lui, l'erreur de cette théorie du parallélisme. Les créateurs du libéralisme économique, les Physiocrates, n'étaient pas des libéraux proprement dit. Même idée chez les saint-simoniens qui, bien que grands promoteurs de la politique libre-échangiste, n'adhéraient pas au "libéralisme politique". Enfin, si la bourgeoisie industrielle, créatrice du capitalisme dur du XIX^{ème} siècle, veut la liberté des entreprises et la libre initiative des individus (lesquels?), elle s'appuie sur une puissance publique active,

prête à enrayer tout mouvement social et, surtout, en défend l'idée. La notion d'"ordre social" couronne cet édifice, destinée à apaiser toute divergence de fond entre le pouvoir politique et le pouvoir économique. D'ailleurs, reprenant son analyse des groupes sociaux, JARDIN nous fait remarquer que la plupart des grands "libéraux" ne sont pas des membres de cette caste des industriels et des hommes d'affaires. Ce sont, pour la plupart, des propriétaires ruraux, des fonctionnaires, des membres de professions libérales (avocats, médecins, etc.). La notabilité est libérale et considère comme un devoir social de se consacrer à la "chose publique". Toujours cette même idée de "classe utile", que Saint-Simon consacrera comme seule indispensable à la vie d'un pays moderne. André JARDIN ajoute néanmoins qu'il leur arrive d'être victimes de "faiblesses vénales". Aveu comique s'il en est.

Cette défense pourtant ne peut nous satisfaire. Il est pour nous difficile voire impossible de distinguer "libéralisme politique" et "libéralisme économique". Si on voulait dégager des critères discriminants, nous serions, en fin de compte, bien en peine de définir des frontières sûres. Il n'y a pas, ici, de frontières sûres ni de bornes fixes. Les deux terrains sont par trop interdépendants pour qu'il y ait, si ce n'est dans un but idéologique lui-même, différenciation sérieuse entre les deux libéralismes. Il n'y a, au vrai, qu'un seul et unique libéralisme, né de l'idéologie égalitaire bourgeoise. On ne peut pas nier que cette idéologie, avatar récent d'une conception du monde ancienne que l'on retrouve dans les écrits religieux des Pères de l'Eglise, les seuls vrais inspirateurs du "libéralisme essentiel", a connu des expressions diverses, liées à des sensibilités tout aussi diverses. Pourtant, il y a, au fond, référence constante à une matrice commune qui est l'héritage idéologique égalitaire (et nous entendons par "égalitaire" tout ce qui refuse les impondérables liés à un sol et à une communauté historique précise).

André JARDIN ne le nie pas puisqu'il nous conseille de chercher le socle de l'idée libérale dans une conception de l'homme et de l'histoire. L'influence de l'enseignement "humaniste" baigne en effet toutes les réflexions des premiers tenants du libéralisme. L'idée de "Liberté", comme attribut naturel de l'homme, leur est commune. Ils sont partisans du bonheur individuel (égoïste) comme impératif social et moral catégorique. De ces quelques valeurs (dont on trouvera l'analyse chez Max WEBER mais aussi chez Friedrich NIETZSCHE dont la théorie de la "psychologie du ressentiment" est éclairante à ce sujet), les "libéraux", qu'ils soient "politiques" ou "économiques", tirent une même conception de l'histoire. Critique féroce contre l'Empire romain, admiration, mal placée à notre point de vue, des républiques athénienne et romaine -les libéraux se font une "idée" de ces régimes qui n'a que peu de rapports avec ce qu'ils furent réellement et ils négligent le fait incontournable de la "divinisation" du sol et du destin propre à ces cités antiques- exaltation du mouvement des communes bourgeoises au Moyen Age, à tort une fois de plus, par opposition à l'idée impériale gibeline. Face à l'ordre traditionnel de type impérial et spirituel, les "libéraux" prônent un ordre social "naturel", que Madame de STAËL décrira avec talent.

Ils ont, quelques soient leurs particularités, un programme commun: respect de l'individu et garantie des "droits de l'homme", ensuite organisation particulière des pouvoirs politiques, fondée sur le régime représentatif, et la pluralité des autorités sociales. C'est en vertu de ces mêmes principes que des hommes aussi différents que **Voltaire**, **Royer-Collard** et **P.L. Courier** s'opposent aux institutions publiques. Pourtant, il est facile de reconnaître, derrière cette phraséologie libérale généreuse et, le plus souvent, sincère, le camouflage d'intérêts économiques précis. Le libéralisme est un. Il s'exprime selon des discours spécifiques, différenciés en apparence, uniques au fond. En lisant le livre d'**André JARDIN**, on reconnaît sans peine cet héritage commun qui unit, aujourd'hui comme hier, toutes les espèces de libéraux. Et parmi les legs: confiscation du pouvoir par une minorité possédante, dédain des attaches et des enracinements historiques. Le libéralisme organise une société selon des principes égalitaires économiques. Egalitarisme de principe, inégalités injustes de fait, puisque le critère social universel est économique. La propriété, foncière au XVIIIème, industrielle pendant le XIXème puis financière et technique au XXème, est l'axe essentiel de cette nouvelle société. Propriété conçue non plus seulement comme source de pouvoir (la féodalité est aussi un système de partage de terres, donc de fidélité à un espace géographique quasi sacré) mais comme notion suprême, clef de voûte d'une construction "révolutionnaire subversive". La propriété est un tabou, un principe sacré dont la défense est le point commun à tous les libéraux européens.

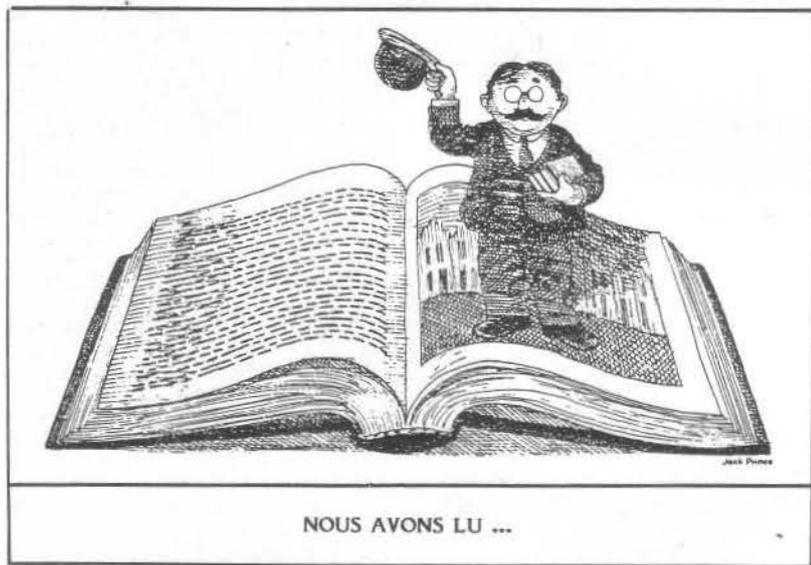
Le pouvoir libéral est une organisation du pouvoir qui se réclame d'une pseudo-légitimité économique. En contestant l'ancien régime, les libéraux, physiocrates ou penseurs politiques, contestent davantage une conception du pouvoir qui s'appuie encore sur le sacré et la reconnaissance de castes hiérarchisées - il est vrai que les trois états sont alors une image très appauvrie des anciennes sociétés traditionnelles et trifonctionnelles indo-européennes - qu'un pouvoir qui perpétue des injustices intolérables. L'Ancien Régime est un pouvoir figé. Les forces sociales subissent des blocages de plus en plus insupportables. Il n'y a à proprement parler "inégalités" puisque la monarchie capétienne est à la fois au-dessus de la société (il est de "droit divin") et immergé dans cette même société (le pouvoir joue du jeu contradictoire des forces sociales et se veut toujours "pouvoir de justice"). C'est cette ambiguïté que conteste les "libéraux". "L'absolutisme" n'est contesté que dans la juste mesure où il retient toute ambition excessive des classes sociales. La bourgeoisie française ne peut plus supporter cette politique de justice, qui protège certaines inégalités comme fécondes socialement. En somme, une monarchie indépendante est "négative" en ce qu'elle ne privilégie pas UNE forme de collaboration par rapport aux autres. Le libéralisme est l'idéologie d'un groupe social. Celle de la "classe qui monte". Il devient alors une idéologie subversive, qui recueille les vieilles contestations égalitaires sous-jacentes à toutes les sociétés anciennes et trouve enfin une conjoncture historique favorable. Cette conjoncture est la suivante: les autres forces sociales, oubliées de leurs propres

valeurs collectives (je pense en particulier à la noblesse et au paysannat) adhèrent à cette conception contestatrice. De cet oubli, conjugué avec la volonté conquérante de l'idéologie bourgeoise montante, naît la révolution de 1789. C'est le point de départ du régime libéral moderne.

Dans sa postface, **André JARDIN** rappelle cette continuité qui s'inscrit entre le XIXème siècle et notre XXème siècle, continuité qui trouve son fondement, d'une part, dans la constitution de 1875, qui dominera la France jusqu'en 1958 (si on excepte l'épisode constitutionnel de 1940), la IVème République étant la fille légitime de la IIIème défunte, et, d'autre part, dans la permanence d'un personnel politique stable. Les fils et petit-fils de nos libéraux seront aussi les dirigeants et les héritiers déclarés du patrimoine idéologique du libéralisme du XIXème siècle. C'est cette continuité que l'on constate encore depuis que le Général **DE GAULLE** a quitté le pouvoir suprême. Les partis de "l'arc constitutionnel" français (sauf peut-être le PCF mais le Front National y compris) sont les rejetons de ce libéralisme historique qui reste pour nous l'ennemi principal. Parce qu'il ne peut rien apporter de réellement neuf.

Ange SAMPIERU.

André JARDIN, Histoire du libéralisme politique, de la crise de l'absolutisme à la constitution de 1875, Hachette, Paris, 1985, 437 pages, 159 FF.



NOUS AVONS LU ...

Pourquoi, dans *Vous*, petit journal réduit à douze pages, publier un dossier complexe mais initiatique pour expliquer le cheminement de l'intelligence romantique depuis le *Sturm und Drang* jusqu'aux *aggiornamenti* de la "Konservative Revolution" ?

D'abord parce qu'un journal finit toujours par adhérer à une tradition intellectuelle puisqu'il devient inmanquablement une sorte d'aimant qui aspire et retient la limaille que sont, fascinantes, les affinités spirituelles. Ensuite, parce que, dans un monde inquiet qui se cherche et qui manifeste, très silencieusement et sans aucune véhémence, son insatisfaction, il faut poser un diagnostic et trouver

l'antidote. L'intelligence déclarée classique, dérivée partiellement des Lumières, nous a certes légué les bases de tout un éventail de sciences, aujourd'hui irremplaçables, mais semble avoir failli sur le plan politique, n'a pas su donner aux peuples ce que **Georges SOREL** appelait les "mythes".

Les visions politiques dérivées du rationalisme des Lumières génèrent un conformisme, étouffant à la longue, et passent à côté d'une réalité sous-jacente, qu'il faut deviner par l'intelligence intuitive: celle des *identités*, des *identités* irréductibles à tout schéma généralisateur, et dont la multiplicité et les innombrables interactions tissent la trame de l'histoire.

Cette réalité omniprésente, le romantisme et le néo-romantisme de la "Konservative Revolution" l'ont saisie. D'un monde jugé stable et tranquille mais finalement ennuyeux, on passe à un monde extraordinairement effervescent, un monde qui bouge et grouille. C'est bien plus passionnant et l'on sent tout de suite qu'adhérer aux doctrines qui expliquent, légitiment, cette effervescence, c'est, pour un journal, la garantie de ne pas tarir ses sources d'inspiration.

Le dernier livre de **Georges Gusdorf**, nous situe l'homme romantique dans l'anthropologie philosophique du romantisme où, enfin, l'humain est replongé, ré-immérgé dans le monde et la Terre. Cette anthropologie du ré-enracinement trouvera un écho chez **Arndt** qui développe, au profit du nationalisme allemand naissant, une anthropologie politique dépassant les clivages imposés par les purs discours du jacobinisme rationaliste parisien. Plus tard, à la suite du panthéisme de **Schelling**, **Daumer** poursuivra cette investigation, cette recherche des "matrices" et découvrira que notre déracinement fondamental provient du christianisme, héritier du mental biblique, lui-même dérivé du culte pré-monothéiste du Moloch, auquel tout doit être sacrifié. Du Moloch, descendent toutes les idoles, surtout les abstraites de nos deux derniers siècles, qui exigent qu'on leur sacrifie toutes nos énergies. Dès la fin du XIXème, le post-romantisme s'organise et cherche à briser la dictature de ses idoles abstraites et désincarnées. **Eugen Diederichs**, principal éditeur de la "Konservative Revolution" s'attellera à cette tâche avec brío.

L'HOMME ROMANTIQUE

S'il est un explorateur français du romantisme, et du romantisme allemand en particulier, c'est bien Georges GUSDORF. *L'homme romantique* est le dernier volume d'une fresque monumentale qui compte déjà quatre volumes et en annonce deux autres.

Trois parties divisent le livre, donnant une idée très complète de ce que fut et de ce que reste l'anthropologie romantique: 1) les valeurs et les états d'âme; 2) l'être incarné; 3) l'homo romantique. D'où vient le moi romantique, présent dès les origines du mouvement et fondement de l'identité, elle-même caractéristique majeure du romantisme ? Le Moi, en tant que centre et enjeu de l'existence, dérive, écrit GUSDORF, de l'usure des absolus, usure qui génère l'individualisme d'une part, identité communautaire, nationale, clanique, etc. d'autre part. Cette usure des absolus propres au système théologique médiéval va de paire avec la tentative, au siècle des Lumières, de réduire l'homme à la raison.

De cette réduction découle une eschatologie douce qui vise l'universalité dans et par l'uniformité. L'idée de "citoyen du monde" dérive elle aussi de cette eschatologie implicite, de cette eschatologie qui se passe de discours tonitruants et apocalyptiques et qui prône un glissement bonhommeque, prudhommeque vers le règne de la "raison", sans fantaisie ni épaisseur, sans racines ni mémoire. Quand surgissent le *Sturm und Drang* et le romantisme, s'opère une inversion des priorités. Si l'âge des Lumières est celui de l'impérialisme de l'intellect, de l'intelligence restrictive des catégories de celui-ci, le romantisme "propose une anthropologie soucieuse de faire accueil aux variétés de l'existence humaine, sans discrimination arbitraire". Cette anthropologie, on n'a pas manqué de l'étiqueter "subjectiviste". Or le savoir romantique ne cherche nullement à jeter les fondements de l'individualisme (dont la version "libérale" exerce toujours ses ravages) mais à écarter le "sujet empirique flottant sur le vide" pour faire du "moi" l'émergence d'une substance, d'une densité distincte. L'individu cesse donc d'être cette "page blanche" où l'extériorité grave n'importe quelle inscription, imprègne n'importe quel ukase chiffré.

L'originalité devient vertu et la pseudo-sagesse de l'anonymat reçoit son congé. Il y a là rupture, rupture par rapport à l'anthropologie des Lumières, déployée selon la dimension unique de l'axiomatisation rationnelle, c'est-à-dire, comme le souligne très justement GUSDORF (p.45), à plat. Le moi romantique, en revanche, assume une pluralité de dimensions "dans le relief d'une existence en tension et non en extension" (p.45). Ce qui, en langage moins philosophique, signifie que l'intensité du vécu a la présence par rapport à l'accumulation matérielle de richesses. Le "moi romantique" se découvre d'emblée solidaire, immergé dans la nature et dans la société (dans la communauté charnelle de ses origines "biologiques" serait-on tenté de dire...).

Cette immersion primordiale postule que ce "moi" doit départager ce qui, dans son être, lui appartient en propre et ce qui lui est imposé par l'environnement. On perçoit là également le défi politique que jette le romantisme vis-

à-vis d'une idéologie "occidentale" (essentiellement rationaliste/française et empiriste/anglaise). Le romantisme inaugure une pensée anthropologico-politique de l'identité, une pensée qui cherche à préserver et à faire fructifier un noyau identitaire contre les travestissements que lui font subir les diverses "extériorités" voire les "universalismes" d'importation.

Le romantisme, poursuit GUSDORF, est bel et bien une quête du centre, une volonté de recentrement ontologique. Toute existence, qu'elle soit personnelle, nationale ou ethnique, lorsqu'elle se préoccupe d'elle-même, lorsqu'elle souhaite ou veut se prendre en charge, se reconnaît en état d'aberration par rapport à un foyer idéal. Ce foyer idéal, c'est, une fois encore, l'identité. Cette identité, on peut la concevoir dans une perspective individualiste (et on en découvre très rapidement les limites) ou ethno-collective (et on ne finit pas d'en constater l'inépuisable richesse). Les "moi(s)", les noyaux identitaires sont lieux d'irradiation du monde. Le monde, en effet, se construit au départ d'identités. Les identités ne naissent pas fortuitement aux hasards de circonstances extérieures. Si nous gardons cet "axiome" romantique à l'esprit, nous devons inmanquablement contester la structure politico-juridique du monde actuel, aligné sur des principes abstraits, des codes désincarnés, des morales extérieures aux fantaisies et aux diversités des cultures (des dieux de la Cité Antique).

GUSDORF renvoie dos à dos les adversaires "politiques" du romantisme qui le dénoncent au nom des idées "françaises" claires et distinctes (MAURRAS, LASSERRE) ou au nom des utilités pratiques (LUKACS). GUSDORF réfute les thèses qui font du romantisme un nihilisme. La Witz, l'ironie des romantiques est instrumentale: elle disloque le positivisme primaire, raille le sérieux "bourgeois". Ce "nihilisme" strictement instrumental affrime en contrepartie la plénitude identitaire et la nécessité de déblayer, devant celle-ci, les vérités sclérosées (p.73).

Sur le plan épistémologique, l'univers rationaliste des Lumières se construit *more geometrico*; l'univers romantique s'explique par un savoir vivant, un savoir vivant de la Vie. Le romantisme inaugure ainsi la priorité de la biologie et le primat de la physiologie. L'intellectualisme du XVIIIème pré-romantique précipitait au fond des poubelles de la validité, rejetait dans les marges de la connaissance tous les éléments du réel qui ne cadraient pas avec le type d'analytique choisi. *racé* à cet analytisme sélectif et réducteur, le romantisme inaugure l'âge de la philosophie de la vie où se situeront ultérieurement les philosophes DILTHEY, NIETZSCHE, SCHELER et BERGSON. Cette approche, c'est l'organicisme, nouveau savoir donnant priorité à l'intuition de la Vie qui anime la totalité du cosmos, de la germination des puissances à l'oeuvre dans la totalité cosmique. La Naturphilosophie romantique pense la fluidité et la liquidité du devenir de la Vie en nous et hors de nous. Mobilisation générale de l'être et du connaître, cette philosophie affirme l'historicisme où, par exemple, la croissance vitale d'une polis, d'un Volk, est perçue dans sa globalité diachronique et non appréhendée synchroniquement.

Le retour aux origines vitales ne consiste nullement au "moi", au noyau identitaire individuel ou collectif sa spécificité.



Carl Gustav Carus (1789-1869) a jeté les bases philosophiques du panthéisme romantique qui revalorisait le monde vivant, négligé par les systèmes conceptuels classiques.

Le retour aux origines, forme de panthéisme, constitue une coalescence avec l'univers, non une dissolution. Le romantisme sacralise le réel total, y compris les êtres individuels (et individuel, ici, n'est pas synonyme d'individualisme).

Dans la deuxième partie de son ouvrage, intitulée *L'être incarné*, GUSDORF situe l'homme romantique dans la nature romantique et souligne les contours de l'anthropologie qui découle de ce positionnement: l'anthropocosmomorphisme. Pour l'épistémologie intellectualiste, notre corps fait obstacle à la connaissance plénière, l'incarnation oppose un écran à la manifestation de la vérité. La vérité ne pourrait être perçue que par les yeux de l'esprit. Pour cette épistémologie, pas de médiation par le corps et les sens. L'expérience intellectualiste est dé-naturée, elle échappe, à cause d'un arbitraire philosophique, à l'unité de l'espace vital, à ce Totalorganismus qu'est, d'un seul tenant, la nature.

Avec le romantisme surgit une sacralisation de la création évolutive. L'être humain devient organe du Totalorganismus. GUSDORF nous rappelle l'oeuvre de Carl Gustav CARUS (1789-1869), ami de GOETHE, qui fonde philosophiquement le panthéisme romantique sur le modèle d'une certaine théologie chrétienne. L'homme, dans l'optique de CARUS, est la manifestation partielle, dans l'espace et dans le temps, d'une Urkraft (d'une force originelle) globale. Cette force originelle s'est incarnée dans le corps (Leib) de l'homme comme Dieu le Père s'est incarné dans la chair du Christ, Dieu fait homme. Le corps (Leib) porte donc la force vitale, manifestation visible, tangible, finie de Dieu. Pour OKEN, l'homme est Dieu en forme charnelle.

Le système romantique est, ajoute GUSDORF, un terroir "neurobiologique" opposé à la prédominance du système "cérébrospinal" du XVIIIème siècle. Il suit en cela la célèbre Ricarda HUCH, auteur d'un ouvrage de référence sur le romantisme allemand, devenu classique: "On pourrait appeler les ganglions (...) le système romantique, et l'histoire du romantisme une révolte du système ganglionnaire contre le système cérébral..." (p.242). De cette vision découle une "médecine romantique" qui est une médecine de la "totalité" où corps et esprit sont non dissociables. Pour J.W. RITTER, la santé parfaite serait la mort. La vie comporte toujours quelque degré de maladie. Le

principe morbide fait partie du principe d'individualisation. Sur le plan pratique, la "médecine romantique" n'a sans doute pas enregistré des résultats aussi spectaculaires que la médecine conventionnelle. Son esprit demeure toutefois récurrent dans les traitements de type psycho-somatique, davantage axés sur la personne.

L'*Homo Romanticus* est un témoin: celui des espérances déçues. On croyait à un progrès implicite, que rien ne viendrait contrarier, et l'on adoptait, face à la vie, devant la politique, une attitude d'acquiescement, de conformisme. Certain d'avoir gagné d'avance la partie, l'homme des Lumières, tout comme l'homme consommant des Golden Sixties qui croit aujourd'hui encore à ses mythes progressistes sans relief, s'enfonçait dans un conformisme dérisoire. L'existence romantique, à contre-courant du consentement général, entend être sa propre origine (toujours la problématique de l'identité), elle se reconnaît dans la non-conformité plutôt que dans l'adhésion aux rythmes de l'époque, aux modes du temps (p.315). Voyage, errance, exotisme, uchronie et recours aux passés mystérieux, expérience carcérale ou maladies, ont valeur d'initiation: ces expériences existentielles forment la personnalité, lui confèrent son originalité et son identité. Ce romantisme, qui privilégie l'existence, le kaléidoscope des expériences les plus diverses, n'a pas cessé d'exister vers le milieu du XIX^{ème} siècle. Des philosophes comme Max SCHELER ou HEIDEGGER ont valorisé, au XX^{ème} siècle, une anthropologie dépassant tout idéalisme réducteur. En France, BERGSON s'inscrit lui aussi dans le sillage du romantisme. Mais c'est peut-être MERLEAU-PONTY (Cf. l'étude de Patrick SIMON in *Nouvelle Ecole* n°41, automne 1984) qui se rapproche le plus de cette pensée résolument allemande. Le surréalisme fut une révolte contre les insuffisances du positivisme et du conformisme social sans relief qu'il génère. Mai 1968, avec ses slogans comme "l'imagination au pouvoir", renoue avec un état d'esprit proche de celui des romantiques révolutionnaires. L'engouement pour l'écologie est une tentative maladroite, dans un monde mutilé par les positivismes procéduriers et par le moralisme insipide des décalogues chrétiens, jansénistes ou libéraux, de retrouver la cosmobiologie, le Totalorganismus qu'est l'univers selon CARUS, GOETHE, OKEN, etc.

Ce qui fait défaut à nos contemporains, saisis par le romantisme tristement édulcoré de notre époque, c'est une conscience historique. Le Romantisme, ne l'oublions pas, a été aussi un retour à l'histoire, une revalorisation du Moyen Age, une redécouverte des passés celtique (OSSIAN), germanique et slave (HERDER et le Tchèque PALACKY), un retour à Homère et à Shakespeare (toujours HERDER), une découverte de nos racines indo-européennes communes (et par là de notre noyau identitaire le plus ancien). En cela, il se révoltait contre un XVIII^{ème} siècle "rationaliste" qui raisonnait sans tenir compte du long terme, qui s'avérait incapable d'opérer une généalogie des événements historiques et politiques. Les analyses de GUSDORF, fécondes et exhaustives, nous restituent une méthode et nous la restituent avec une telle abondance de sources et de détails que nous ne saurions résister à utiliser ses illustrations du romantisme contre les réductions propres aux Trente Glorieuses de l'industrialisme, aux paternalismes des Etats paperassiers, aux petites "raisons" des requins

et des rémoras du "marché", vivier où grenouillent les faux apôtres du libéralisme qui, somme toute, est l'anti-romantisme, l'inculture viscérale par excellence.

L.N.

Georges GUSDORF, *L'Homme romantique*, Payot, Paris, 1984, 368 pages, 180 FF.

ERNST MORITZ ARNDT, JACOBIN ROMANTIQUE

Ernst Moritz ARNDT est la figure essentielle du nationalisme romantique allemand. "Je suis né dans le petit peuple proche de la glèbe", écrivait-il en 1819. A son propos, l'éminent historien DIWALD (Cf. *VOULOIR* n°8) disait: "Au contraire de presque tous les autres romantiques, le romantique ARNDT est issu de ce terreau populaire, de cette glèbe que les ruraux travaillent; il s'est hissé à l'esprit du romantisme et n'a pas suivi la voie inverse comme les SCHLEGEL, TIECK, NOVALIS qui sont, eux, partis de l'intellect et de l'esprit pour découvrir les merveilles de la forêt et la joie des fêtes de la moisson". ARNDT est effectivement né d'une famille de paysans poméraniens de l'île de Rügen, en 1769, la même année que Napoléon.

Aucun de ses ancêtres n'était libre. Son père fut affranchi par son seigneur puis devint inspecteur de ses terres et, enfin, métayer. Son père acquiert suffisamment de moyens pour lui payer un précepteur et l'envoyer au gymnasium de Stralsund. Après avoir quitté cet établissement sur un coup de tête et par dégoût pour l'étroitesse d'esprit petite-bourgeoise rencontrée chez ses condisciples, il étudie la théologie aux universités de Greifswald et d'Iéna. Après cette pose studieuse, il reprend sa vie errante, traverse et visite toute l'Europe, poussé par une soif de connaître la diversité des peuples et des moeurs. Cette vie vagabonde lui donne conscience de son identité d'Allemand et le récit de ses expériences vécues sera codifié dans son *Geist der Zeit* (=L'esprit du temps) dont l'impact, dans la société, fut finalement plus important que le *Discours à la Nation Allemande* du philosophe FICHTE. Dans cet ouvrage faite plusieurs volumes, sans prétention philosophique, il y a "flammes et enthousiasme".

Sa prise de conscience identitaire l'oblige à choisir son camp: il sera pour la Prusse de GNEISENAU et de CLAUSEWITZ et NAPOLEON sera l'ennemi, le "Satan à la tête de ses troupes de bandits". Il sera l'ennemi mais aussi le modèle à suivre: il faudra faire de l'Allemagne une nation aussi solide que la France, et lui donner une constitution moderne calquée sur les acquis positifs de la révolution française, acquis revus et corrigés par le Baron von STEIN. ARNDT sera un "jacobin allemand", un "jacobin romantique", les deux termes n'étant pas antinomiques dans le contexte de son époque et de sa patrie.

En 1818, ARNDT, le paysan voyageur, devient professeur d'histoire à Bonn. Son esprit farouchement contestataire lui cause ennui sur ennui. Accusé de "démagogie", il est emprisonné, chassé de sa chaire, relâché sans explications, jamais jugé. A partir de 1822, il ne cessera d'écrire, notamment sur le problème de l'indépendance belge (nous y reviendrons!). En 1848, il siège à l'Assemblée Nationale de Francfort pour en être chassé en mai 1849. En 1860, il meurt âgé de 90 ans et un mois.

Ces 90 années d'une vie dûment remplie et mise entièrement au service de la cause de son peuple, ont permis à ARNDT d'élaborer, avec un vocabulaire clair et limpide que les Français croient rare en Allemagne, la théorie du "jacobinisme romantique". L'anthologie que nous offre la Faksimile-Verlag nous permet de saisir les piliers de cette vision (c'est à coup sûr davantage une vision qu'une théorie sèche et ardue) et de comprendre les racines du nationalisme populaire, non seulement allemand mais propre à tous les pays continentaux de langue germanique. Le Mouvement Flamand en a été fortement influencé et, dans l'élaboration de son corpus culturel, a tenu compte des écrits enthousiastes d'ARNDT à propos de nos provinces, écrits qui ont précédé ceux de HOFFMANN von FALLERSLEBEN (ajoutons ici qu'ARNDT distinguait Wallons, Flamands et Luxembourgeois par la langue mais englobait les trois ethnies dans la sphère des moeurs sociales germaniques).

Quatre "intellectuels" du mouvement national allemand du début du XIX^{ème}: de gauche à droite, Fichte, Schleiermacher, Jahn et Arndt.



Né sujet du roi de Suède, **ARNDT** a voulu favoriser l'union des Allemands au sein d'un même Etat. Son modèle initial fut le modèle suédois. Les Suédois constituaient, disait-il, un vrai peuple ("ein echtes Volk"), conscient, depuis Gustav Adolf, de la valeur des vertus politiques et de la nécessité de protéger le peuple par une structure étatique solide. L'anthologie de la Faksimile-Verlag nous dévoile le système d'**ARNDT**: les rouages de sa conception du "Volk", les lois vitales du peuple, le peuple et l'Etat dans la perspective d'un double combat contre la réaction féodale et le révolutionnarisme de 1789 et les projets pour la constitution d'un Etat "völkisch".

L'idée de "Volk" repose sur trois batteries de définitions: empiriques, métaphysiques et politiques. Sur le plan empirique, tout observateur décèle l'existence tangible et concrète de spécificités ethno-culturelles, de folklores immémoriaux, de réseaux de liens communautaires, d'us et de coutumes ancestrales. Sur le plan métaphysique, le "Volk" est le réceptacle d'une unicité idéale, d'une religiosité particulière que rien ni personne ne saurait rendre interchangeable. Sur le plan politique, le "Volk" est une volonté. La volonté de demeurer dans l'histoire est une force redoutable: les Anglais et les Suédois ont tenu tête ou se sont imposés à des voisins plus puissants quantitativement parce qu'ils avaient une conscience très nette de leur identité et refusaient de se laisser guider par l'arbitraire de leurs gouvernants. Les peuples libres (et **ARNDT** regrette ici que le peuple allemand n'en fasse pas partie) ont une claire conscience de leur honneur (**Ehre**) et de leur honte (**Schande**).

ARNDT distingue la notion de "Volk" de celles de "Menge" (=masse, foule) et "Pöbel" (=populace). "Menge" est la masse "neutre", sans opinions clairement définies; elle est cette "majorité silencieuse" que tous réclament comme clientèle. Le "Pöbel" est l'ensemble des éléments déracinés, incapables de discipliner leurs comportements parce que dépouillés de toute norme ancestrale, de toute pesanteur stabilisatrice. La Révolution Française, par son individualisme (manifeste notamment dans les lois qu'elle édicte contre les corporations et contre le droit de coalition), a hissé au pouvoir le "Pöbel" qui a mené la "Menge" dans l'aventure révolutionnaire et napoléonienne. Le "Pöbel" s'est imposé en "maître", en despote sur une "Menge" d'esclaves. La collusion des "despotes" et des "esclaves" ne donne pas un "Volk". Pour que "Volk" il y ait, il faut une circulation des élites, une égalité des chances et une adhésion spontanée et non contrainte à un même ensemble de valeurs et à une même vision de l'histoire.

Pour **ARNDT**, le peuple est un tout organique d'où jaillit une **Urkraft** (une force originelle) qu'il convient de reconnaître, de canaliser et de faire fructifier. Sans ce travail d'attention constant, le "Volk" dégénère, subit l'aliénation (qui deviendra concept-clef du socialisme), sort de l'histoire. **ARNDT**, poète, compare le "Volk" à un volcan, à un Vésuve que les despotes veulent maintenir éteint. Les éruptions sont pourtant inévitables.

Pour accéder à l'idée d'Etat, le peuple doit mener une double lutte contre la "réaction" et la "révolution". Cette lutte doit d'abord se concentrer contre la conception mécaniste de l'Etat, issue à la fois de l'absolutisme et de la Révolution fran-

çaise. L'enthousiasme créatif part d'un enracinement, d'une terre (**HEIDEGGER** nous systématisera cette vision) où vit encore une dimension historique et non des belles et vibrantes réthoriques abstraites que les premières heures de la Révolution française avaient connues et diffusées par la presse à travers l'Europe. **ARNDT**, dès les séminaires de Stralsund, ressent un malaise inexplicable à l'écoute des discours parisiens contre l'absolutisme et la monarchie. Son "bon sens" paysan perçoit et dénonce la mascarade lexicale des clubs jacobins. Ce sentiment confus d'antipathie, **ARNDT** le retrouvera lors d'une conversation en Haute-Italie en 1799 avec un officier républicain français qui s'enivrait de trop belles paroles à propos de la liberté (au nom de laquelle, expliquait-il, on venait de fusiller deux députés plus ou moins responsables de l'assassinat d'un tribun). Ces paroles sonnaient faux dans l'oreille d'**ARNDT** et la légèreté avec laquelle beaucoup d'adeptes de la terreur envisageaient fusillades et "guillotines" l'effrayait. La "force tranquille" de l'organicité se passait de tels débordements.

L'idée d'Etat née lors de la Révolution de 1789 est inorganique. Elle est "constructiviste" et néglige l'évolution lente qui a germé dans les inconscients collectifs. Malgré ce jugement sévère, partagé par **BURKE**, par certains contre-révolutionnaires français ou par les romantiques traditionalistes (dits parfois réactionnaires) allemands, **ARNDT** reconnaît les aspects, les éléments positifs de la Révolution. Les Allemands doivent beaucoup à cette Révolution: elle a permis leur prise de conscience nationale. Elle a accéléré le processus de décomposition amorcé déjà sous l'Ancien Régime. Elle nous a appris que les peuples ne commettaient, ni en intention ni en pratique, de crime contre les rois en voulant être gouvernés par des lois qu'ils connaissent et reconnaissent, qui sont le fruit d'une sagesse trempée dans l'expérience des générations antérieures. Il a manqué à la France révolutionnaire cette sagesse organique et le torrent révolutionnaire a débouché sur la Terreur puis sur un nouvel absolutisme; ce qui fermait la boucle et ne résolvait rien. Les Princes allemands ont trahi leur peuple en se comportant comme des "grands mogols" ou des "khans tartars". C'est à cela que mène l'irrespect des liens organiques et de la faculté d'écouter qu'ils impliquent.

ARNDT critique le droit romain, destructeur du droit coutumier (il préfigure ici **von SAVIGNY**) et voit dans une paysannerie sainement politisée, le fondement de l'Etat völkisch (cette idée, **SPENGLER**, **SPANN** et bien d'autres la reprendront à leur compte). Enfin, il nous expose les raisons pour lesquelles il ne croit pas en une Pan-Europe qui se ferait au-delà, par-delà les peuples. Cette Europe ne serait qu'une panacée insipide dépourvue de cette organicité stabilisante que cherchent, au fond, tous les peuples depuis l'effondrement de l'Ancien Régime. Cette anthologie est une lecture impérative pour tous ceux qui veulent comprendre l'Allemagne du XIXème siècle, la genèse des socialismes et les idéaux des acteurs du 1848 allemand.

G.C.

Ernst Moritz **ARNDT**, *Deutsche Volkswendung. Arnnds politisches Vermächtnis an die Gegenwart*, Brême, Faksimile-

Verlag (Adresse: Postfach 10 14 20, D-2800 Bremen 1, RFA), 160 pages avec un portrait d'Arndt et une courte biographie, DM 15.

INCLASSABLE DAUMER



Georg Friedrich Daumer.

Le néo-romantisme est quête d'identité. Il est aussi **transgression**. Demain, toute pensée valable se rangera sous le signe de la "transgression", d'une transgression très diversifiée dans ses stratégies mais qui jettera un soupçon, un soupçon véritablement "tueur", sur les conformismes d'hier et d'aujourd'hui. Mais le XIXème siècle a connu une figure qui, en son temps déjà, était inclassable parce qu'elle "transgressait" trop: **Georg Friedrich DAUMER** (1800-1875). En 1985, cent ans après sa mort, reparler de ce personnage controversé, c'est manifester une volonté de transgresser nos discours creux qui sont la honte de ces dernières décennies. Nous verrons pourquoi, en mesurant l'ampleur des débats dans ce XIXème non positiviste, juxtaposé à côté d'un XIXème générateur des platitudes que nous connaissons.

Précepteur de ce **Kaspar Hauser**, assassiné mystérieusement en 1833 et présumé prince héritier de Bade, **DAUMER** a été le témoin de cette affaire bizarre et est ainsi passé à la postérité. Le film de **Werner HERZOG** a réactualisé l'événement dans le domaine du cinéma.

Mais rien ou presque ne demeure de l'immense travail intellectuel de **DAUMER**. Une lacune vient heureusement d'être comblée grâce à la parution d'un ouvrage consacré à son oeuvre et dû à la plume de **Karlhans KLUNCKER**. Né en 1800 à Nuremberg, **DAUMER** eut **HEGEL** comme professeur qui l'initia à la philosophie et à la logique. Après **HEGEL**, ce sera **SCHELLING** qui exercera son influence très marquante sur le jeune **DAUMER**. Tout aussi déterminants furent pour ce dernier les enseignements de **Johann Arnold KANNE**, orientaliste et mythologiste. Pour **KANNE**, les aurores de civilisation, leurs premiers balbutiements sont plus dignes d'attention que leurs manifestations ultérieures. Cette volonté de déchiffrer le mystère des origines poussera **DAUMER** à quitter la faculté de théologie et à s'inscrire à celle de philologie. Ce passage de la théologie à la philologie, une autre célébrité du siècle le fera deux générations plus tard: **NIETZSCHE**. Nous le verrons, ce n'est pas le seul point de convergence entre l'auteur de la Volonté de Puissance et **DAUMER**.

Celui-ci est vraiment l'un des grands

inconnus de son siècle. Quelques poésies, marquées par l'orientalisme et la vogue islamiste du début du XIX^{ème}, l'ont sauvé d'un injuste oubli: Johannes BRAHMS les a mises en musique (*Opus* 32, n°2 et 57, n°2)

Les premiers écrits philosophiques, oubliés malgré la portée incalculable qu'ils auront sur quelques contemporains notoires, se situent dans le sillage de SCHELLING, plus "mystique" et plus "existentiel" que HEGEL. SCHELLING l'initie à la lecture des grands mystiques panthéistes Jakob BÖHME et Angelus SILESUS et le poussera à croire provisoirement en l'avènement d'une nouvelle ère du christianisme, plus "johaniste" que le catholicisme "pétrinien" et le protestantisme "paulinien". Mais cette conviction sera brève; il s'éloignera du christianisme en rejetant principalement ses sources vétero-testamentaires. Il les rejette parce qu'elles dévoilent une religiosité pré-biblique où les plus anciens Hébreux vénéraient Moloch, une divinité du feu. Jahvé d'abord, puis le Dieu unique des Chrétiens, ne seraient que des avatars de cette divinité dévoreuse de victimes sacrifiées. En 1847, DAUMER publie ses thèses sur le Christianisme en deux volumes titrés: *Die Geheimnisse des christlichen Altertums* (= les mystères de l'Antiquité du christianisme), suite logique de son *Der Feuer- und Molochdienst der alten Hebräer* (1842) (= le culte du feu et du Moloch chez les anciens Hébreux). Le christianisme, dérivé du molochisme des premiers Hébreux, est perçu comme une "religion de l'annihilation". Les sacrifices humains n'auraient pas été rares (les bûchers de l'Inquisition en sont-ils les héritiers ?) et l'eucharistie ne serait que "théophagie" ou "cannibalisme refoulé". Les Empereurs romains, qui ont persécuté le christianisme naissant, étaient, selon DAUMER, très conscients des antécédents molochistes de ce culte proche-oriental.



Ludwig Klages.

Ces thèses provocatrices d'un conservateur, que personne ne prendra plus au pied de la lettre aujourd'hui, ont enthousiasmé Karl MARX et ont influencé son hostilité à la religion. Mais ce sera Ludwig KLAGES, l'un des pères de la graphologie moderne et philosophe "vitaliste", qui relancera le débat dans les cercles de la bohème intellectuelle de Munich-Schwabing entre 1920 et 1930. Avec Karl WOLFSKEHL, très proche du groupe de Stefan GEORGE, et Alfred SCHULER,

l'explorateur des mythes les plus archaïques de la Rome Antique, il a élaboré sa philosophie de la "Magna Mater", de la Terre-Mère, matrice de l'élémentaire, plus "essentiel" que toutes les spéculations de l'esprit. De l'oeuvre de KLAGES découle aussi l'antithèse *Seele/Geist*, âme/esprit. Leur pensée visait à retrouver, dans les mythologies et leurs symboles, le noyau culturel fondamental, l'intention initiale qui ne meurt jamais malgré tous les travestissements et les apports étrangers. NIETSCHE renoue, dans son *Antéchrist* (1888), avec l'intention de cette critique de DAUMER.

DAUMER, engagé dans le mouvement d'émancipation national et social "jungdeutsch" (= "jeune-allemand"), se lie d'amitié avec Ludwig FEUERBACH, dont on sait quelle influence il exerça sur le socialisme naissant de MARX et d'ENGELS. Mais, dans le chef de DAUMER, il ne s'agissait pas seulement d'ébranler la religion officielle qu'était le christianisme, il fallait construire une nouvelle foi et de nouveaux rites. Ce qui lui attirait, bien sûr, les railleries de FEUERBACH, HEINE, MARX, STIRNER et des frères BAUER qui, eux, voulaient supprimer purement et simplement toute religion.

Cette volonté de reconstruire un système religieux, en idée et en pratique, contribuera à l'isolement de DAUMER. Face au christianisme négateur de la vie et molochiste, DAUMER oppose une religion naturelle, une religion de la vie où le "principe féminin" reçoit la préséance (en cela il est bien le précurseur de KLAGES) et dont il s'imagine être le prophète. On remarquera aussi que l'accent mis sur le "principe féminin" annonce le fameux "modèle gynécocratique" et les spéculations sur le "droit matriarcal" de BACHHOFEN dont l'oeuvre enthousiasmera des auteurs socialistes (BEBEL, ENGELS), des philosophes appartenant à l'Ecole de Francfort (HORKHEIMER) ou se situant plus ou moins dans leur sillage (Ernst BLOCH, Erich FROMM et Wilhelm REICH) et, enfin, de ce professeur qui a donné son adhésion au national-socialisme d'Hitler, Alfred BÄUMLER. Le féminisme, dans ses fondements, est l'héritier de BACHHOFEN et, donc, très indirectement, de DAUMER.

La vision daumérienne du monde est pessimiste. Partout, elle perçoit et s'apesantit sur les manifestations de déclin, de dégénérescence. C'est l'oeuvre de puissances démoniaques: le "Miasma", calque de l'Ahriman vieux-persique. "Miasma", c'est le non-divin, l'impur, le faux: dans le monde végétal, ce sont les plantes parasites, dans le monde de l'esprit, c'est la folie, dans celui de la religion, le culte du Moloch, en politique, c'est la révolution.

L'isolement de DAUMER après 1848 provoqua, paradoxe apparemment incohérent, sa conversion au catholicisme à la date du 15 août 1859, jour de l'Assomption. Hostile au matérialisme militant et philosophique des HAECKEL, MARX, VOGT et BÜCHNER, DAUMER profite de l'appareil catholique pour combattre ce qu'il croit être un masque "rationnaliste" sur le visage de l'antique molochisme biblique. Choisir le 15 août pour opérer sa conversion n'est pas dû au hasard. Sa religion "féminine", religion de la Vie, disparaît dans le culte marial. Par ce culte, l'Eglise catholique échappe, croit alors DAUMER, au molochisme négateur des pulsions vitales. L'incarnation de Dieu dans l'Homme-Christ valorise à ses yeux

la création, dans la "nature" et la Vie.

Mais l'adhésion de l'Eglise de Rome aux dogmes néo-thomistes et la proclamation de l'infailibilité pontificale en 1870 le déçoivent profondément. Ces deux événements constituent pour lui une rechute dans le vieux fond molochiste. Il errera quelque temps dans les cercles "vieux-catholiques" pour revenir à son "paganisme".

Comment juger aujourd'hui une figure comme DAUMER ? Karlhans KLUNCKER, son biographe récent, le juge très actuel. Sa tentative de rapprocher l'homme de la nature nous fait songer automatiquement à la vogue écologique. En Allemagne, deux penseurs se situant dans cette mouvance, Daniel DEGENHARDT et Carl AMERY, accusent le christianisme d'être à l'origine de la destruction de l'environnement. Si DEGENHARDT explore les textes vétero- et néo-testamentaires et analyse la conception du monde chrétienne comme une idéologie qui conçoit la Terre en tant que réceptacle du "péché", AMERY accuse davantage les héritiers laïcs du christianisme, les divers "progressismes", et leurs institutions "économistes", libérales ou socialistes, comme les consortiums bancaires et industriels, les comités centraux des PC est-européens, les décideurs du Pentagone et autres circuits technocratiques. C'est parce que ces centres de décisions appartiennent à une civilisation empreinte du téléologisme chrétien qu'ils cherchent une perfection sous le signe de la quantité. Des "énergies", humaines, minérales ou biologiques sont englouties, détruites au profit de cet objectif dont les racines bibliques sont patentes. La civilisation des Etats-Unis serait ainsi le Moloch actuel: celui qui détruit le plus d'énergies au détriment d'autres peuples et d'autres valeurs.

Relire DAUMER et ceux qu'il a directement ou indirectement influencés, c'est donner une dimension "culturelle" solide, riche en promesses, aux mouvements "écologiques", dispersés aujourd'hui dans le procédures de la politique politicienne et incapables de présenter à leurs électeurs l'idée d'un homo novus -réellement novus- et ainsi d'ébranler les consciences et de gommer les affres d'une civilisation qui s'est construite pendant ces cent dernières années sur l'ignorance du "biocentrisme" romantique.

G.C.

Karlhans KLUNCKER, *Georg Friedrich Daumer, Leben und Werk 1800-1875*, Bonn, Bouvier Verlag / Herbert Grundmann, 1984, 279 S., DM 78.

Addendum:

La vie et l'oeuvre de Daumer méritent vraiment une exploration plus complète que celle que peut nous révéler la recension de Guy Claes. Gerd-Klaus Kaltenbrunner, dans son recueil de biographies intitulé *Europa, Seine geistigen Quellen in Porträts aus zwei Jahrtausenden. Zweiter Band*, (Glock u. Lutz, Heroldsberg), a consacré à Daumer une étude minutieuse que les intéressés liront avec beaucoup de profit. Voici aussi les références de deux ouvrages mentionnés dans le travail de Guy Claes: D. Degenhardt, *Christentum und Oekologie*, Klaus Resch Verlag, Starnberg, 1979, DM 9,80. C. Amery, *Das Ende der Vorsehung. Die gnadenlosen Folgen des Christentums*, Reinbek, Rowohlt (rororo 6874), 1972, DM 6,80.

LA "KONSERVATIVE REVOLUTION" et ses EDITEURS

La plupart des livres qui étudient la "Révolution Conservatrice" allemande sous Weimar n'abordent généralement qu'un auteur particulier ou que les seuls fondements politico-philosophiques de ce vaste mouvement de pensée, trop diversifié pour se laisser facilement réduire à quelques grands schémas. **Entrepreneurs of Ideology** innove: ce livre examine le rôle primordial joué par les éditeurs Eugen **DIEDERICHS**, Julius F. **LEHMANN**, Heinrich **BEENKEN** et Gerhard **STALLING**, par des maisons comme la **Hanseatische Verlagsanstalt** de Hambourg, par des périodiques comme *Die Tat*, *Bühne und Welt*, *Deutsches Volkstum*, *Deutschlands Erneuerung*, etc. Gary D. **STARK**, professeur d'histoire à Arlington (University of Texas), décrit avec force détails l'évolution de ces journaux tant sur le plan de l'idéologie, de la vue-du-monde qu'ils ont promue et véhiculée que sur le plan strictement matériel, celui de l'augmentation des tirages, etc.

Ce qui est fascinant dans l'histoire de l'édition "conservatrice-révolutionnaire" de 1890 à 1933, c'est qu'elle croit à une époque de troubles politiques graves et d'un déclin économique effrayant. Gary D. **STARK** y voit la maturation idéologique d'un régime: le régime nazi. C'est sans doute une conclusion hâtive et réductrice car la période de 1890 à 1933 a développé une sensibilité qui correspondait aux interrogations d'une époque, dans un pays que la conception de la vie strictement pragmatique des Américains ne saisisse que confusément. S'il n'y avait eu ni nazisme ni défaite militaire allemande, ces idées auraient indubitablement régné sans partage aujourd'hui, à la satisfaction de tous. En fait, personne ne devrait conclure trop rapidement à "l'antécédence causale" de ces idées "conservatrices-révolutionnaires" par rapport aux événements politiques et militaires de 1933 à 1945; ce serait le meilleur moyen de ne pas commettre des erreurs d'interprétation.

DIEDERICHS et **LEHMANN** croyaient, écrit **STARK**, que les maux de l'Allemagne wilhelmienne provenaient de l'industrialisation et de l'urbanisation, facteurs qui dissolvaient les fondements ruraux et paysans de la culture allemande. **DIEDERICHS** déplorait l'effondrement de l'idéalisme et s'effrayait de l'avenir qu'il entrevoyait, un avenir sous le signe d'une "mécanisation" toujours plus étouffante. Pour éloigner ce cauchemar, il fallait une "réforme", c'est-à-dire un recours à un romantisme renoué, à une Germanie mythique, au modèle "nordique". **DIEDERICHS** s'est inspiré du renouveau religieux **Paul de Lagarde**, qui concevait le XIX^e siècle comme une ère de déclin moral dû à la perte de la foi religieuse, au confort matériel, au manque de créativité dans le système d'éducation. Pour parer ce déclin, **LAGARDE** a cherché à construire une Eglise et une foi allemandes, anti-pauliniennes, anti-luthériennes et anti-jésuitiques (Cf. Jean **FAVRAT**, *La pensée de Paul de Lagarde (1827-1891)*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1979).

Mais **DIEDERICHS**, malgré son pessimisme conservateur, a gardé l'optimisme de l'action. La phase de déclin que traversait l'Allemagne était pour lui transitoire. L'influence de **NIETZSCHE** s'est fortement ressentie tout au long de sa brillante carrière d'éditeur, où divers thèmes sont



Portrait d'Eugen Diederichs, figure-clef de la "Konservative Revolution" allemande. Il fut l'éditeur d'une quantité impressionnante d'auteurs largement ignorés aujourd'hui, bien qu'ils pourraient apporter des réponses à nos interrogations. La revue *Die Tat* (=L'action) fut le vecteur essentiel de leurs idées.

systématiquement mis à l'avant-plan: 1) l'opposition de la raison à la vie (il édite Léopold **ZIEGLER** et surtout **BERGSON**, en qui il voit un prophète de la **Lebensphilosophie**; Hans **DRIESCH**, catholique vitaliste très prisé à Louvain dans les années vingt et **KEYSERLING** dont le succès en France sera retentissant); 2) la nécessité de promouvoir une nouvelle mystique religieuse avec la parution d'ouvrages d'Arthur **BONUS** (auteur d'un livre intitulé "Vers la germanisation du christianisme"), d'Arthur **DREWS**, d'Ernst **HORNEFER**, de Gottfried **TRAUB**, de Samuel **LUBLINSKY**. L'objectif était de briser l'étouffement des religions institutionnalisées et de dévoiler au public allemand les oeuvres de Ralph Waldo **EMERSON**, le transcendantaliste américain, de **TOLSTOI**, de **KIERKEGAARD** et les textes des Upanishads et du Bhagavad Gita.

3) Sur le plan artistique, l'influence de Julius **LANGBEHN**, le grand spécialiste allemand de **REMBRANDT** a été capitale. Avec **WAGNER**, **LANGBEHN** fut le parain idéologique de la revue *Der Kunstwart*, éditée par **DIEDERICHS** dans le sillage de la Société Dürer. 4) Sur le plan littéraire, l'éditeur privilégia le courant néo-romantique (Hermann **HESSE**, Börries von **MÜNCHHAUSEN**, Agnes **MIEGEL**, Lulu von **STRAUSS** und **TORNEY**, Carl **SPITTELER**, Wilhelm **SCHÄFER**, etc.) 5) La mystique du "Volk" insistera sur "les liens légués par le sang et le passé" et évoluera vers les spéculations sur la notion de "race", surtout autour de l'**Anthropologische Revue**. Dans cette même optique, **DIEDERICHS** publiera les travaux de Heinrich **DRIESMANS**, un disciple du darwinien "moniste-matérialiste" Ernst **HAECKEL** et ceux de Ludwig **WOLTMANN** (Cf. Alain de **BENOIST**, Ludwig **Woltmann et le socialisme prolet-aryen**, in *Nouvelle Ecole* n°38, été 1982) et de Willy **PASTOR**.

6) le mythe du "Volk" implique automatiquement une sorte de retour à la nature, qu'illustraient les "romans paysans" (p.ex. ceux de **LÖNS** et de **BARTELS**). 7) L'ordre

social nouveau que ce néo-romantisme très divers et très pluriel appelait de ses vœux n'était en rien "bourgeois". C'est davantage dans les rangs de la social-démocratie, surtout en son aile "révisionniste", que **DIEDERICHS** s'est attiré sympathisants et collaborateurs. L'objectif était de "déprolétarianiser" les masses, de leur donner un accès à la culture, de leur donner une conscience nationale et populaire ("völkisch"). Avec une large ouverture d'esprit, **DIEDERICHS** publiera notamment des livres de Jean **JAURES** et du socialiste suédois Gustav **STEFFEN**, parce que leur socialisme, écrivait-il, avait dépassé le marxisme, s'était enrichi d'apports bergsoniens et d'éléments enrichis des sciences biologiques en pleine expansion. Ce jugement positif, il l'appliquait aussi à la **Fabian Society** anglaise.

C'est, enfin, 8) dans la jeunesse, débourgeoisée par des mouvements empreints de romantisme comme les **Wandervögel** ("oiseaux migrateurs"), que le peuple allemand trouvera l'énergie nécessaire pour s'affranchir des pesanteurs du XIX^e siècle. Avant la première guerre mondiale, **DIEDERICHS** osa publier les ouvrages controversés d'Eduard **HEIMANN** et de Hans **BLÜHER** sur la jeunesse et la sexualité.

Julius F. **LEHMANN** adoptera un style plus militant, plus directement politique. Le pessimisme culturel, quelque peu démobilisant, a eu moins d'emprise sur lui et sa vision politico-historique est de nature plus expansive, plus extrovertie. Prussien, bismarckien et anti-catholique, **LEHMANN** croit au mouvement "Los von Rom" (=coupons les ponts avec Rome) du **Kulturkampf** et au succès des ligues pangermanistes. Il mènera campagne pour le colonialisme en Afrique et contre l'Angleterre qui agressait le peuple des Boers. L'influence d'Houston Stewart **CHAMBERLAIN** sur sa vision personnelle du Volk et de la religion fut déterminante.

Ces prises de position religieuses, culturelles, philosophiques et politiques d'avant la première guerre mondiale amèneront les éditeurs "conservateurs-révolutionnaires" à rejeter le système constitutionnel de Weimar au nom de leur idéologie populiste.

Après 1918, la situation tragique du pays, situation de détresse qu'on ne saurait comparer avec les joies de la "Belle Epoque", va contribuer à crispier les schémas idéologiques de l'avant-guerre. Les maux de la modernité, qui avaient tant affligé **DIEDERICHS** avant 1914, sembleront plus pesants encore après Versailles. La "fragmentation intellectuelle", la rationalisation excessive, le matérialisme vulgaire sont incapables, selon **DIEDERICHS**, de donner aux hommes une vision de l'unité globale de la vie. L'approche rationnelle/objective/positiviste ne saisit que des fragments du réel, jamais la vie entière. De là découle une sorte de mouvement brownien où se dispersent et s'entrechoquent des parcelles de "vérité" (d'intellection du réel), ce qui conduit à l'anarchie des valeurs, à la destruction de la Cité et à l'évanouissement de toute forme de solidarité nationale et sociale.

Dans cet univers sombre, **DIEDERICHS** se tournera vers l'Est, vers la patrie des **TOLSTOI**, **TCHEKOV**, **GORKI** et **SOLOVIEV** dont il avait édité les livres. L'âme slave devient pour lui l'antidote à l'étroitesse d'esprit occidentale. C'est la vogue de **DOSTOIEVSKY** en Allemagne et, avec **Alfons PAQUET** et **Lou ANDREAS-SALOME**, l'émergence d'un jugement sympathique

à l'égard de la Russie bolchévique, considérée comme l'héritière de l'antique fantaisie slave. La crise de 1929 sera, pour tous ces "conservateurs-révolutionnaires" à vagues sympathies pro-soviétiques, le signe de l'écroulement définitif de l'idéologie économiste occidentale. L'avenir économique de l'Allemagne réside à l'Est, diront-ils, en Russie, en Pologne et dans les Balkans. A la **Hanseatische Verlagsanstalt**, éditrice de Carl SCHMITT, l'économiste KRÜGER évoque l'idée d'un "marché commun" centre-européen, associé, par des accords bilatéraux, avec l'URSS: c'est la vieille idée de l'hyper-capitaliste RATHENAU et des accords germano-soviétiques de Rapallo (1922).

Toute l'idéologie "völkisch", tout l'enthousiasme pour les mouvements de jeunesse se perpétue après 1918. Signalons, à ce propos, les oeuvres de NATORP, BUSSEWILSON, DINGRÄVE, GLATZEL, STÄHLIN, etc. qui donneront une formidable assise intellectuelle aux mouvements de jeunesse, véritable entreprise de débougeoisement dans l'Allemagne d'alors.

LEHMANN édite aussi les oeuvres, aujourd'hui très controversées des anthropologues H.F.K. GÜNTHER et L.F. CLAUSS. C'est le coup d'envoi de "l'idéologie nordique" ou "nordiciste" qui ne saurait être confondue avec le national-socialisme puisque tant GÜNTHER que CLAUSS ont été des adversaires du régime de HITLER, bien que pour des raisons différentes de celles avancées par l'anti-fascisme rituel et incantatoire de notre après-guerre. STARK néglige ce problème d'interprétation historique pourtant déterminant pour accéder à une juste compréhension des affrontements intellectuels de l'époque.

DIEDERICHS sera également l'éditeur d'Henri DE MAN. Il voyait, dans le futur chef du Parti Ouvrier Belge, une intelligence capable de débarrasser le mouvement ouvrier allemand des scories d'un marxisme résolument dépassé. La notion d'un "néo-socialisme", dont l'impact sera ressenti dans toute l'Europe, se renforce par les travaux d'August WINNIG, de WILBRANDT, WEITSCH, BARTHEL, BRUNSTÄD, etc. Quand DE MAN viendra en France pour y exposer ses idées, peu d'Allemands participeront aux travaux de l'Abbaye de Pontigny, où s'est élaboré le néo-socialisme français (Cf. Robert STEUCKERS, *Henri De Man*, in: *Études et Recherches* n°3, 1984). C'est dommage et personne en Europe n'a encore songé à dresser le bilan, à faire la synthèse de la fantastique carrière de potentialités que constitue, aujourd'hui encore, ce "néo-socialisme". Et ces acquis doctrinaux d'hier doivent -c'est une question de survie pour l'Europe durement frappée par la crise- être accrochés aux tentatives isolées d'économistes, socialistes ou non mais tous au moins volontaristes, comme PERROUX, GRJEBINE et LIPIETZ.

La thèse de STARK, qui veut que cet immense travail intellectuel ait constitué les prolégomènes du "nazisme-régime" est exagérée. Le "nazisme-régime" a mis ces thèses et doctrines au pas et n'a pas hésité à lancer des attaques personnelles contre les auteurs.

Ce qui différencie l'idéologie d'un DIEDERICHS de celle du "nazisme-régime", c'est 1) que DIEDERICHS n'a jamais opéré la moindre discrimination à l'égard d'écrivains juifs (Bergson, Lublinsky, etc.); 2) que son idéologie "paysanne" ne correspond pas au "modernisme" de l'industrie planifiée à la Speer; 3) que ses idées

de réforme religieuse sont très éloignées des compromis entre le régime et les églises; 4) que l'idéologie nordiciste constitue une réponse au fascisme étatique et au despotisme catholique, un aspect auquel la critique contemporaine reste étrangement aveugle; 5) que jamais DIEDERICHS n'a manifesté d'hostilité à l'égard de l'Europe slave: au contraire, il y avait, chez lui, une valorisation de l'âme russe et le gâchis de la guerre à l'Est eût été impossible si la marque de son oeuvre éditoriale titanique avait imprégné le mental des dirigeants nazis.

En résumé, le livre de STARK reste un élément indispensable à qui veut comprendre les tenants et aboutissants de l'époque de Weimar, matrice d'une rénovation idéologique qui demeure toujours en jachère. C'est là une situation qui ne peut qu'emplir d'une terrible tristesse le coeur de ceux qui étouffent aujourd'hui sous un conformisme planétaire dérivé en droite ligne des idéologies que combattaient les éditeurs "conservateurs-révolutionnaires".

M.F.

Gary D. STARK, *Entrepreneurs of Ideology, Neoconservative Publishers in Germany, 1890-1933*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1981, 327 p., US\$ 34,50. (Diffusion pour l'Europe: University of North Carolina Press, 1 Gower Street, London WC1E 6HA, England).

ODIEL SPRUYTTE, PRETRE et NATIONALISTE FLAMAND

En Flandre, parmi les figures les plus marquées par la Révolution Conservatrice de Weimar, il faut compter le prêtre ouest-flamand Odiel SPRUYTTE (1891-1940). Ses essais les plus significatifs, il les a publiés entre 1934 et 1940 dans la revue *Kultuurleven*. S'il fallait situer son oeuvre dans un cadre bien précis, écrit Frank GOOVAERTS (réf. en fin de recension), ce serait dans celui du grand courant vitaliste européen, enrichi d'emprunts à la phénoménologie d'HUSSERL, à l'anthropologie religieuse et philosophique de Max SCHELER et aux théories sociales et économiques d'Othmar SPANN (Cf. *Vouloir* n°7).

Odiel SPRUYTTE fit ses études à Louvain de 1919 à 1921, époque où le Cardinal MERCIER (par ailleurs apôtre du panlatinitisme maurrassin) avait remis le thomisme à l'honneur. SPRUYTTE en a conservé la marque mais s'est aussi plongé dans l'oeuvre de NIETZSCHE. Sa volonté initiale fut de construire une philosophie empirique et rationnelle. Mais, en matières sociale et politique, tout réalisme/empirisme doit prendre pour point de départ une "concrétude" qui, dans l'esprit du chef étudiant, du Flamand enraciné qu'était SPRUYTTE, ne pouvait être que le peuple (*volk*). "Ce fut un rational-réaliste à tempérament germanique" écrira l'un de ses commentateurs.

De l'héritage grec, SPRUYTTE retient la cyclicité de l'histoire (et ne s'enthousiasmera guère pour la linéarité des Pères de l'Eglise). Chez les Présocratiques, il aime cette richesse illimitée de la nature et de la vie qui s'exprime par des "formes" continuellement changeantes. Tout dans le monde s'efface, dépérit, renaît et se renouvelle. Il y a confrontation/interaction entre les vieilles formes décrépies et les formes jeunes en pleine

croissance. Les premières doivent céder le terrain aux secondes: c'est une nécessité existentielle. Si PARETO, MOSCA et MICHELS, les théoriciens italiens de la circulation des élites, appliquaient ce jeu de disparition et d'émergence aux seules élites politiques, SPRUYTTE, qui les lisait avec passion, l'appliquait aux valeurs éthiques. Les "concrétudes", soumises aux aléas du temps, postulent l'avancée ou le recul des éthiques sociales en vigueur. Le temps choisit ses vertus et l'histoire peut s'expliquer par le déclin des éthiques dépassées et l'avènement des éthiques nouvelles.

La trame du monde est dynamique: rien ne demeure jamais au repos et le principe héraclitéen garde toute sa pertinence: *Panta Rhei*, tout coule. Dans cette optique, la sensibilité de SPRUYTTE converge avec celle de SPENGLER, lui aussi fasciné par les *Fragments d'HERACLITE*.

SPRUYTTE insiste sur la nature irremplaçable de la personne humaine, responsable seulement devant sa conscience et Dieu. A côté de l'organicisme allemand, on sent dans ce personnalisme évident, une forte sympathie pour le travail de MOU-NIER. La sociologie de SPRUYTTE sera, elle, calquée sur l'oeuvre de SPANN. L'héroïsme, la force comme vertu cardinale, fascinent également le prêtre militant ouest-flamand.

Frank GOOVAERTS aborde aussi le thème, plus délicat puisqu'imbriqué dans une époque de confrontations idéologiques houleuses, des idées politiques de SPRUYTTE. Hostile, comme beaucoup de ses contemporains, à la démocratie de type parlementaire, jugée matrice de turpitudes, SPRUYTTE appelle de ses voeux un "état organique et corporatif" qu'il refuse, en tant que prêtre catholique, à confondre avec le national-socialisme allemand ou le fascisme italien. Etudier l'oeuvre de SPRUYTTE sous cet aspect, c'est éviter une confusion qui nous est toute contemporaine: l'idée organique conservatrice, dans les années vingt et trente, n'est pas à mettre en équation avec les régimes hitlérien et mussolinien, plus révolutionnaires et plus modernistes. L'Autriche de DOLLFUS et le Portugal de SALAZAR sont davantage les modèles de SPRUYTTE.

SPRUYTTE veut promouvoir ses idées sociales par le truchement d'un nationalisme thiois, qui idéalise les vertus du peuple mais ne reste pas aveugle devant ses défauts et ses travers. Tout mouvement de masse, affirme-t-il, doit être dirigé par une "aristocratie" consciente de la tâche à accomplir. SPRUYTTE, dans l'orbite du mouvement flamand, se distancierait du VERDINASSO pour se rapprocher du VNV. Sa mort prématurée, le 23 novembre 1940, l'empêchera d'exercer son influence sur la politique de son parti. SPRUYTTE vivant, capable de rassembler ceux que fascinaient ses idéaux, le VNV aurait-il adopté sa politique de collaboration avec l'Allemagne nationale-socialiste? La question reste ouverte et c'est aux historiens contemporains, souvent, hélas, inattentifs aux méandres compliqués de la bataille des idées, qu'il appartiendra de trancher.

G.T.

Frank GOOVAERTS, *Kerngedachten van E.H. Odiel Spruytte*, in: *AKVS Schriften*, november 1984, blz. 48-60. Adres: AKVS Schriften, t.a.v. Paul Meulemans, Kruisda-genlaan 75, B-1040 Brussel).

ET SI ON PARLAIT DE BIOPOLITIQUE?

L'euphorie qui accompagna la montée, apparemment irrésistible, des idéologies dites du "progrès" à la fin des années soixante, fut suivie d'une profonde déception. L'idéologie dite "progressiste", dans toutes ses variantes, se révéla, à la fin des années septante, un résidu du siècle dernier. Son incapacité à abandonner chimères utopiques et discours irréalistes rendit cette idéologie inopérante dans l'affrontement et la résolution des problèmes posés par un avenir toujours plus complexe. Le libéralisme autant que le marxisme, avec toutes leurs dérivations, se sont montrés impuissants dès qu'il fallait agir dans les domaines de l'écologie, de la souveraineté allemande, de l'économie nationale et internationale. Même indigence quand il s'agissait de trouver une solution à la paix en Europe et une voie vers l'indépendance de notre continent. Cet échec, retentissant, montre bien qu'il est nécessaire de forger les principes de base d'une politique nouvelle, d'un style politique nouveau, moderne, apte à répondre aux exigences du XXIème siècle qui nous arrivera dans quinze ans.

Cerner les grandes lignes de cette politique future, tel est l'objectif que s'est fixé le biologiste allemand Rolf KOSIEK, dans un texte paru en 1984 (Cf. infra).

Rolf KOSIEK distingue quatre grands principes: 1) la politique nécessite des connaissances en biologie; 2) la politique est à distinguer de la morale et de la religion; 3) la politique suppose une conscience historique aux contours bien définis; 4) la politique trouve son fondement dans le fait de l'enracinement.

1. La politique présuppose des connaissances en biologie.

La politique se préoccupe autant de la coexistence des hommes au sein d'un même peuple que des relations entre différents Etats. Il faut donc que la politique se base sur une conception réaliste des hommes et des peuples sans s'enliser dans des idéologies irréalistes ou dans l'utopie. KOSIEK estime qu'une bonne part des erreurs et des malentendus qui freinent l'efficacité des politiques intérieures ou extérieures trouvent leur origine dans des conceptions erronées du monde, celles notamment que défendent un marxisme aux abois et un libéralisme dogmatique, avec leur égalitarisme abstrait et leur refus des implications des théories de l'hérédité. Ces idéologies mécanistes privilégient exclusivement le milieu et l'acquis au détriment de la génétique et de l'inné.

Selon le psychologue britannique Jürgen EYSENCK, l'homme politique conséquent et réaliste doit connaître les théories de l'hérédité. L'homme ne naît pas "tabula rasa" mais pourvu d'un certain bagage génétique, transmis par ses parents et ses ancêtres. Mais la génétique n'est pas la seule science de la vie nécessaire à l'élaboration d'une nouvelle politique. Dans ce contexte, il convient de se référer à Konrad LORENZ qui démontra par l'éthologie humaine l'importance que revêtent les institutions et les traditions pour les communautés humaines, et en particulier pour les peuples qui ont développé de grandes cultures.

L'ignorance du personnel politique en ces domaines n'a pas fait des dégâts

uniquement dans le passé récent (la pédagogie anti-autoritaire) mais continue à en faire avec la tentative d'intégrer en Europe des communautés totalement étrangères à notre substrat ethnique et à nos traditions historiques. L'immigration désordonnée n'est pas une menace pour les seuls peuples européens. Elle l'est également pour les immigrés eux-mêmes, surtout les générations les plus jeunes, nées ici ou sous d'autres cieux, qui mettent au rancart leur propre identité pour s'immerger dans l'univers stérilisant, fruit du libéralisme cosmopolite, des discothèques et des restaurants fast food.

Aux Etats-Unis, psychologues, médecins, enseignants et autres universitaires se sont aperçus des liens étroits qui unissent biologie et politique. Cette perception s'est concrétisée en une nouvelle discipline: la **biopolitique**, application de l'anthropologie biologique en politique. Heiner FLOHR, Wolfgang TÖNNESMANN, Albert SOMIT, Robert SLAGTER et d'autres, dans un ouvrage collectif, déplorent qu'en Allemagne (mais cela vaut pour l'Europe entière) les politologues qui reconnaissent l'importance de la biologie pour la politique font encore l'exception. Le marxisme et les doctrines de l'Ecole de Francfort ("Vatican" du dogmatisme anti-scientifique) sont les principaux responsables des lacunes en ce domaine, souligne KOSIEK en citant un autre publiciste allemand, Rudolf KUNAST (Cf. VOULOIR n°3).

Le XXIème siècle sera l'ère de la biologie, annonce-t-on déjà. Il est grand temps que les hommes politiques se mettent au diapason, sans quoi ils ressembleront d'ici peu à des ingénieurs qui rejetteraient les mathématiques pour d'obscures raisons idéologiques et qui entameraient la construction de tours et de ponts sans calculs préalables ...

2. La politique est à distinguer de la morale et de la religion.

Chacun, et donc aussi l'homme politique, devrait posséder une certaine éthique et une "religio" qui contribuent à donner un sens à la vie. Mais malgré cela, la morale et la religion ne peuvent programmer la politique, écrit KOSIEK. Depuis les guerres de religions -de la lutte de Charlemagne contre les Saxons de Witukind aux croisades décrétées en notre siècle par ROOSEVELT- la domination des sphères religieuse et morale en politique s'est avérée malsaine voire catastrophique. Pour le sociologue et philosophe allemand Arnold GEHLEN, la morale a depuis déjà des siècles corrodé le principe d'autorité, sans lequel l'éducation individuelle autant que la survie d'une communauté politique ne sont possibles. L'homme politique de demain devra reconnaître qu'une religion ou une idéologie valable pour tous les hommes, tous les peuples et toutes les nations n'existe pas. Il faudra donc agir en conséquence.

L'estime pour d'autres conceptions du monde et de l'homme doit être à la base du mental à venir. Le politologue et historien ouest-allemand Bernhard WILLMS, puisant dans les traditions politiques les plus anciennes de l'Europe, estime que c'est la nation, le peuple auquel on appartient qui doit déterminer l'action politique. C'est de la nation (c'est-à-dire l'ensemble des "natifs" d'un lieu; la racine latine "natus" est

présente dans le terme 'nation') qu'émanent les desiderata politiques qui se cristallisent en institutions et en traditions religieuses, culturelles et folkloriques. Avec des auteurs aussi différents que Guillaume d'OCCAM, MACHIAVEL, HOBBS, Max WEBER, Carl SCHMITT et Arnold GEHLEN, WILLMS (et bien sûr KOSIEK) affirment que la politique précède hiérarchiquement la morale et la religion. WILLMS souligne que l'ère de la politique comme idéologie est désormais révolue. A l'avenir ne comptera plus que la politique en tant que politique, la politique pure.

3. La politique suppose une conscience historique forte.

Dans la Grèce antique, on avait déjà compris qu'une bonne connaissance de l'histoire, qu'une conscience historique éprouvée étaient les attributs nécessaires de l'homme politique. Les Princes, dans le passé, ont toujours reçu un enseignement historique très poussé. KOSIEK regrette que le niveau de conscience historique ne soit point un critère lors de l'élection de nos hommes politiques. Les voix n'ont pas manqué, au cours des siècles, pour dire qu'un peuple sans histoire, même s'il est "civilisé" sur les plans juridique et technique, est condamné à l'insignifiance politique et au génocide spirituel. Telle est aussi la thèse défendue par Hellmut DIWALD dans *Mut zur Geschichte* (Cf. VOULOIR n°8). L'Europe doit redécouvrir son histoire pour se réapproprier son identité, donc son indépendance.

4. La politique trouve son fondement dans l'enracinement.

Citant des sondages effectués en RFA, KOSIEK conclut que l'enracinement, c'est-à-dire l'attachement des hommes à leur terre natale, n'est point une relique de jadis, mais une réalité anthropologique fondamentale. Même à notre époque d'hyper-mobilité et de cosmopolitisme. Lorsque l'on parle de "terre natale", il ne faut pas seulement entendre "région géographique" mais aussi et surtout les traditions de vie, les moeurs, les coutumes, etc. En d'autres termes, il s'agit là d'une unité complexe d'éléments physiques, spirituels et culturels. Pour KOSIEK, il est clair que tout écolage politique demeure gratuit, stérile et inutile s'il ignore cet aspect. Malheureusement, depuis quelques décennies, les idéologues au pouvoir s'efforcent de nier systématiquement faits et héritages, ce qui nous mène à la désagrégation complète de toute conscience communautaire.

R.V.d.H.

Rolf KOSIEK, *Grundsätze einer modernen Politik*, in: *Deutsche Annalen 1984*, Druffel Verlag, Leoni am Starnberger See, 1984, 305 S., 29,80 DM.

Ont participé à la rédaction de ce numéro de *Vouloir*: Guy Claes, Michel Froissard, Jean Kaerelmans, Luc Nannens, Georges Robert, Ange Sampieru, Gilles Tegelbeckers et Ralf Van den Haute.



Supplément bibliographique mensuel à la revue **ORIENTATIONS**.
N°13 FEVRIER 1985.
Prix: 50FB-7FF-2FS-2,50DM-1800Lire-1,25 \$ Canadien.



abonnez-vous

L'abonnement à **VOULOIR** coûte 450 francs belges à verser au compte BBL n°310-0049870-01 de Robert Steuckers. Pour la France, les paiements s'effectuent soit par chèques bancaires à l'ordre de Robert Steuckers soit, de préférence, par **mandats postaux internationaux**. Pour les autres pays, la formule des mandats postaux s'avère également la meilleure. Les mandats postaux doivent être adressés à la fois à la revue et au nom de Robert Steuckers.

L'abonnement donne droit à 12 numéros de **VOULOIR**. Ce supplément à la revue **ORIENTATIONS** paraîtra dix fois par an.

Il est désormais possible de s'abonner à la revue **ORIENTATIONS**. Pour quatre numéros et 12 numéros de **VOULOIR**, le prix s'élève à 900 francs belges (ou 140 francs français). Ceux qui ont déjà versé leur abonnement à **VOULOIR** et souhaitent prendre un abonnement à **ORIENTATIONS** devront ajouter 500 francs belges (ou 80 FF).

Prix des abonnements de soutien à **VOULOIR** (donnant droit à deux numéros de chaque livraison): 600 fb (ou 85 FF, 30 DM, 20 FS). Donnant droit à trois numéros de chaque livraison: 700 fb (ou 100 FF, 35 DM, 28 FS).

Notre adresse:

**ORIENTATIONS/
E.R.O.E.-E.K.S.O.,
BPB n°41,
B-1970 WEZEMBEEK-OPPEM.**



Editeur responsable: Robert Steuckers, BPB n°41, B-1970 Wezembeek-Oppeem.

SERVICE LIBRAIRIE

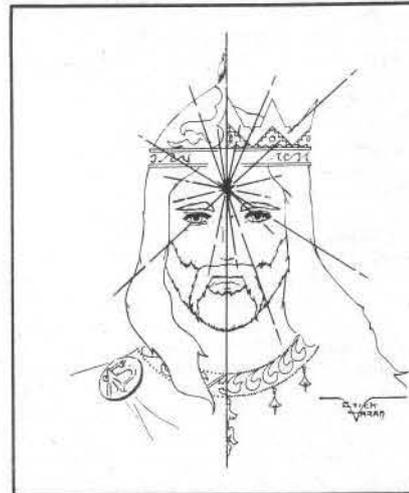
1. **Politiek en decadentie volgens Julien Freund**. Samenstelling: Maurice **WEYEMBERGH**. Uitgegeven door het Centrum voor de Studie van de Verlichting en van het Vrije Denken, Vrije Universiteit Brussel, Brussel, 1983. Prijs/Prix: 175 FB + 30 FB port.

Cette publication de la VUB, entièrement consacrée à l'oeuvre de Julien Freund, mérite la plus ample attention. Maurice **WEYEMBERGH**, auteur en 1971 d'un ouvrage sur Max **WEBER** (*Le volontarisme rationnel de Max Weber*, Bruxelles, Palais des Académies, 1971), y consacre une première étude sur "l'essence du politique" telle que la conçoit **FREUND** (*De essentie van de politiek volgens JF*). Johan **STUY** nous présente un des derniers ouvrages de JF: *Sociologie du conflit* (PUF, 1983). Pour **FREUND**, le conflit est le précepte fondamental de la politique. Jef **VAN BELLINGEN** nous explique ce que JF doit à Carl **SCHMITT** et, notamment, à son ouvrage capital sur l'Europe et la notion de "Grand-Espace", *Der Nomos der Erde*. Jef **VAN BELLINGEN** veille bien à resituer la problématique du "Grand-Espace" dans le contexte de la deuxième guerre mondiale, avec une Allemagne continentale en lutte contre les puissances thalassocratiques anglo-saxonnes (*De theorie van de decadentie van Europa. De inbreng van Carl Schmitt*). Jaak **VANLAND-SCHOOT** (Raymond Aron, *JF en de decadentie van Europa*) compare la vision d'**ARON** à celle de **FREUND** sur le déclin européen. En fin de volume, deux textes en français: le premier, une présentation, par Maurice **WEYEMBERGH**, du livre *La fin de la Renaissance*, écrit par JF en 1981 et le second est une discussion avec l'auteur.

2. **Eléments** n°52. Thème central: **La démocratie: mode d'emploi**. Prix: 140 FB / 7 DM.

Dans ce dossier sur la démocratie, Alain de **BENOIST** se taille la part du lion: il signe en effet quatre articles, *Les Anciens et les Modernes* (où les conceptions antiques, grecque et islandaise, sont comparées aux conceptions modernes), *Défense de la démocratie* (où AdB prend parti pour une conception européenne de la démocratie contre une conception américaine), *Vers une démocratie organique* (où il reprend le combat d'un de ses auteurs politiques favoris, Arthur **MOELLER van den BRUCK**, et souhaite l'avènement de peuples solidement unis dans la fraternité, valeur que ni le libéralisme ni l'égalitarisme ne peuvent leur octroyer) et, enfin, *Huit thèses sur la démocratie* (où l'idéologue-en-chef de ce mouvement que les journalistes ont baptisé "Nouvelle Droite" résume ses positions). Guillaume **FAYE** se demande, lui, si l'on peut encore se déclarer "démocrate", à notre époque où les résultats des urnes sont trafiqués et falsifiés par les oligarchies politiques devenues lourdement inamovibles. Pierre **VIAL** nous promène dans cette jungle de théories qu'est l'histoire du socialisme et nous montre que d'éminents penseurs et combattants socialistes ont jugé "formel" donc irréal le mode de démocratie que la bourgeoisie libérale imposait aux masses (**HERVE, SOREL, LABRIOLA, LAGARDELLE**, etc.). Parmi les autres contributions, citons un article sur la tauromachie de

Philippe **GIBELIN**, et une philippique fortement salée, contre les derniers délires de l'inénarrable BHL, qualifié de "dange-reux récidiviste".



Nous tenons à votre disposition trois numéros de la splendide revue bretonne **ARTUS** (N°16,17 et 18; Prix du n°: 210 FB).

Dans le n°16, titré *Au Nord du Monde*, des textes sur le monde scandinave et finnois de Kenneth **WHITE**, le poète écossais, de Christian **GUYONVARCH**, le celtisant, de Jean **MABIRE**, de Frédéric **DURAND**, le scandinaviste, de Michel **LE BRIS**, de Bernard **RIO**. En dehors de ce dossier, un article de sociologie capital, de la plume de Guillaume **FAYE**, *Nouvelles Tendances*, où sont explorés avec minutie les fantasmes de la dernière modernité.

Dans le n°17, titré *Harmoniques pour la terre*: une étude de Régis **BOYER**, le grand spécialiste français des littératures scandinaves, sur Knut **HAMUN**, de beaux passages du *Kalevala*, l'épopée mythique des Anciens Finnois, une brochette de textes ayant pour thème très romantique les puissances telluriques, la religion de la Terre que nous avons perdue pour courir derrière les abstractions les plus vaines: une entretien avec Jean **DELUMEAU**, l'historien qui a exploré le thème de la peur en Occident, etc.

Dans le n°18, titré *Anachroniques de Bretagne: Artus dans la littérature norroise* (Jean-Pierre **MABIRE**), il y avait en Gaule deux sortes de Gaulois (Patrick **GALLIOU**) et un dossier hyper-poétique sur la vieille Armorique! Régis **BOYER** nous revient, toujours avec Knut **HAMUN**. Hervé **GLOT** nous initie à la mythologie comparée et dans *Inventifs Barbares* Françoise **PICHON** nous recense le livre de Colin **RENFREW** qui récuse toutes les théories en archéologie qui veulent corroborer l'adage "Ex Oriente lux". Trois numéros qui, last but not least, sont un véritable ravissement pour le regard! L'équipe qui fait la maquette d'*Artus* mérite un prix. Rien dans le genre n'est mieux réussi!

BOUQUINERIE

Pour les amateurs de raretés bibliographiques, nous signalons que nous disposons encore de quelques exemplaires du livre de Georges **OLTRAMARE**, leader avant guerre de l'Action Nationale suisse, *Les Souvenirs nous vengent*. 250 FB + 30 FB (port).